

Pierre Béhel

Au loin

Roman

A u l o i n

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.fr>

A u l o i n

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.fr>

Au loin

A u l o i n

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Au loin

Au loin

1

« Je suis né à cent pétamètres. »

Paul Blagnac commençait toujours à se présenter aux nouveaux colonisateurs par cette phrase. Il le faisait même avant d'être devenu directeur des colonisateurs de Gagarine, alors que le vieux système commençait déjà à entrer en désuétude. Là, il souriait et il attendait quelques secondes pour voir l'effet produit. Plus personne, parmi les jeunes, ne comprenait tout de suite ce que cela signifiait.

Il ressentait une grande fierté d'être né à un chiffre rond. Il était cependant parfaitement conscient que cela n'avait aucun sens. Et cela perdait, depuis presque une génération désormais, tout intérêt.

« En tant que colonisateurs, vous vous demandez sans doute ce que cela signifie. Un navigateur aurait compris mais, désormais, on n'en forme plus beaucoup. Dans la jeune génération, nous avons besoin de colonisateurs. »

Les trois nouveaux s'entre-regardèrent en silence. Ils se demandaient ce que le directeur voulait dire. Celui-ci continua après une nouvelle pause.

« Comme vous le savez, le système stellaire où se situe la Terre est à environ cent vingt pétamètres de celui de Tau Ceti où nous nous trouvons. Quand nous

A u l o i n

sommes arrivés ici, j'étais déjà plus âgé que vous. Mesurer le temps en utilisant le système terrestre a vite ses limites lorsque l'on se déplace à une vitesse de l'ordre du dixième de celle de la lumière. Surtout, parler d'années, de jours, d'heures... n'a tout simplement aucun sens dans un vaisseau qui file dans l'obscurité interstellaire. Nous avons donc pris l'habitude de parler en pétamètres depuis notre point de départ, avec des subdivisions bien sûr. Mais vous êtes tous les trois nés après notre arrivée et nous vous avons alors donné une date de naissance selon notre nouveau calendrier, celui de Gagarine. »

Les trois nouveaux hochèrent la tête. Ils avaient compris la blague. Par celle-ci, le directeur leur rappelait aussi que la présence des humains dans le système de Tau Ceti était pour le moins récente. Paul Blagnac se mit alors à les observer un par un, sans méchanceté mais avec une insistance clairement visible.

« J'ai bien sûr regardé vos dossiers scolaires, vos exercices... Vous êtes trois mais un seul restera avec moi, les deux autres rejoignant ma collègue Susan Heathrow. La colonisation d'Armstrong requiert plus d'efforts et cette répartition est tout à fait juste. Mais, du coup, le Conseil des Directeurs m'accorde une priorité à titre de compensation. Ne croyez pas cependant que travailler sur la colonisation de Gagarine soit plus sympathique, plus facile, que de travailler sur celle

A u l o i n

d'Armstrong. D'autant que vous n'irez jamais sur place. »

« Nous ne pouvons pas espérer un assouplissement de la règle... » prononça plaintivement l'un des deux garçons.

Comment s'appelait-il ? Paul Blagnac chercha dans sa mémoire.

« Voulez-vous mourir dans d'atroces souffrances mon cher François Roissy ? Les Owns actuels sont tous nés dans l'espace, en faible gravité artificielle. Notre corps a évolué au fil des générations. Même revenir sur Terre, la planète de nos ancêtres, nous serait impossible. Si vous regardez de vieilles images à la médiathèque, vous verrez que les Terriens ont un corps plus gracile, plus de poils, des os robustes. Les règles ne sont pas là pour nous contraindre mais pour notre survie. »

Paul Blagnac venait mentalement d'éliminer la candidature de François Roissy. Ce garçon n'avait pas compris leur mission. Ses résultats scolaires étaient bons, très bons même. Techniquement, il était au niveau. Mais pas pour l'âme du projet. Comment départager les deux autres ?

« Savez-vous pourquoi notre vaisseau s'appelle Ow et nous-mêmes les Owns ? »

Les trois jeunes haussèrent les épaules en soupirant. Ils avaient évidemment appris cela à l'école. Le directeur regarda la seule fille, une certaine Carole

A u l o i n

Daxing. Les filles ont en général plus de cheveux que les hommes mais celle-ci avait une chevelure dispersée. Le directeur des navigateurs, Akira Haneda, ne pourrait pas lui faire une jolie natte comme il en arborait une lui-même avec fierté.

« Carole, répondez. »

« Ow est l'abréviation d'Orion Whale et Own d'Orion Whale Nation. Ce sont des termes de la langue anglaise qui était celle adoptée sur le chantier de construction de Ow. »

« Ce qui signifie ? »

« La Baleine d'Orion et le peuple de celle-ci. »

« Qu'est-ce qu'une baleine ? Pourquoi ce nom ? »

« Tau Ceti se situe, d'un point de vue terrestre, dans la partie méridionale de la constellation de la Baleine dans le bras d'Orion. »

« Et la baleine ? »

« C'est un animal terrestre, je crois... »

Elle avait commencé à répondre avec assurance, recrachant un cours appris par cœur. Mais, en creusant, on tombait sur les limites de ce savoir dont elle était très fière. Paul Blagnac parcourut du regard les deux autres apprentis. Ils avaient entrepris de compter leurs doigts de pieds. Paul Blagnac émit un petit rire moqueur et répondit lui-même.

« L'astéroïde qui a été capturé en orbite lunaire pour être transformé en vaisseau spatial géant avait été

A u l o i n

lui-même surnommé la Baleine à cause de sa forme. Effectivement, la baleine est un animal terrestre ou, plutôt, une famille d'animaux terrestres parmi les plus grands ayant jamais existé et vivant dans les océans tout en respirant de l'air. Je vous laisserai aller voir des vidéos à la médiathèque. »

Sur quoi les interroger pour voir s'ils avaient compris les difficultés de leur future mission ?

« Karl Entzheim, je n'ai pas encore entendu votre voix. Pouvez-vous nous décrire le système stellaire de Tau Ceti ? »

« Bien sûr, Monsieur. Au centre, il y a l'étoile unique baptisée Tau Ceti. Elle est de type solaire mais plus jeune que l'étoile de la Terre. La première planète est une géante gazeuse, Cyrano. Puis viennent Gagarine, Armstrong, deux planètes rocheuses telluriques habitables, et deux autres géantes gazeuses, Verne et Wells. Une ceinture d'astéroïdes entoure le tout et on n'a pas cartographié avec certitude ce qu'il y a au-delà. Il n'y a pas de planète de taille importante mais sans doute des planètes naines voire des planètes rocheuses à faible albédo. »

« Et, pour ce qui concerne votre future mission, qu'est-ce que cela implique ? »

« Nous aurons à nous occuper uniquement soit de Gagarine, soit d'Armstrong. Gagarine a une gravité de 0,9 G et une température moyenne de 300 K alors qu'Armstrong est plus froide et plus grande, avec 1,2 G

A u l o i n

et 280 K. Autour de Gagarine orbite Laïka, une lune sans atmosphère couverte de glace d'eau tandis qu'Armstrong dispose de deux satellites, Collins, similaire à Laïka, et Aldrin, à surface purement rocheuse. »

Il avait recraché son cours d'astronomie mais n'avait pas compris la question. Paul Blagnac se retourna vers la fille.

« Avez-vous quelque chose à ajouter ? »

« La colonisation a commencé par Gagarine parce que c'est une planète forestière qui ressemble beaucoup à la Terre même si la température moyenne de la Terre est plus basse, environ 288 K. On a même hésité plusieurs années à lancer la colonisation d'Armstrong car cette colonisation suppose de créer des abris souterrains. Mais l'écologie d'Armstrong repose sur une vie beaucoup plus primitive et, finalement, la colonisation y est plus fastidieuse mais plus simple. »

« C'est bien. Vous avez pointé ce que je voulais. Je vous garde avec moi, Carole Daxing. François Roissy et Karl Entzheim, je vais vous présenter à votre directrice, Susan Heathrow. Entendons-nous bien : vous avez réussi vos examens tous les trois, vous êtes d'excellents techniciens, et vous êtes affectés à la mission la plus importante, l'objectif même de notre présence dans le système de Tau Ceti. Mais, trop souvent, Gagarine est vu comme un paradis et Armstrong comme un enfer. C'est tout à fait inexact. »

Au loin

A u l o i n

2

La période de travail s'achevait : elle correspondait à la moitié de la journée gagarinienne. Paul Blagnac était fatigué. Devoir former une nouvelle colonisatrice lui amenait un surcroît de travail évident mais la jeune Carole Daxing semblait à la hauteur. Elle avait déjà parfaitement intégré les savoirs théoriques et réalisé de nombreuses simulations réussies en apprentissage par colonisation virtuelle. Mais, maintenant, elle devait comprendre qu'elle gérait de vrais humains sur une vraie planète. Comprendre cela alors que, jamais, elle ne rencontrerait ces humains, jamais elle ne les toucherait, c'était compliqué.

La vraie différence entre un colonisateur en fonction et un apprenti résidait là : comprendre qu'il ne s'agissait pas d'individus virtuels. Impossible de faire des expériences. Impossible de sacrifier toute une implantation puis de recharger une sauvegarde pour recommencer.

Paul Blagnac avait dû arrêter une manœuvre risquée en catastrophe. Quand il avait signalé qu'il s'agissait d'un chargement de centaines d'embryons humains réels, la jeune Carole Daxing avait rougi. Elle avait bafouillé des excuses. Elle avait ensuite hésité dans des manœuvres raisonnables, demandant une

A u l o i n

validation du directeur. Paul Blagnac vit qu'elle avait compris.

Tous deux retournaient dans leurs appartements respectifs désormais. Il fallait pour cela parcourir les longs couloirs transperçant Ow. Les habitations disposaient de portes sur ces couloirs sombres. Comme tout le monde, Paul Blagnac disposait d'une ceinture cache-sexe comprenant une lampe qui éclairait devant lui. Les Owns ne disposaient d'aucun autre vêtement afin d'éviter la complexité de la gestion du textile, de la fabrication au recyclage en passant par l'entretien.

Ow gardait une certaine gravité par sa rotation. Les Owns avaient donc les pieds posés sur le mur le plus externe des couloirs. Le vaisseau avait été conçu en conséquence. Les portes des pièces avaient été positionnées latéralement par rapport à cette orientation.

Les humains avaient percé des tubes dans la longueur de l'astéroïde géocroiseur. D'après les archives, Ow était le résultat d'un test de détournement d'astéroïde pour le placer en orbite lunaire. La grande crainte des humains, à l'époque, était de disparaître comme les dinosaures, ces animaux mythiques qui, disait-on, peuplaient jadis la Terre, exterminés par les conséquences de l'écrasement d'un astéroïde géocroiseur à la surface de la planète.

Il avait ensuite fallu transformer l'astéroïde long d'environ un kilomètre pour une circonférence variant

A u l o i n

de trois cents à cinq cents mètres. Les débris avaient été réutilisés pour fabriquer le béton de construction ou simplement rejetés à la surface de Ow. Et puis la matière comprenait aussi une foule de métaux fort utiles pour l'ensemble des installations. Au fil des pétamètres, Ow s'était beaucoup auto-dévoré.

Comme la grande majorité des Owns, Paul Blagnac n'avait jamais quitté les couloirs de Ow et ne les quitterait sans doute jamais. Ow était l'univers. Dehors était un mythe transmis par les caméras. Il n'y avait évidemment aucune fenêtre, les pièces étant toutes creusées dans la roche.

En entrant dans son appartement après avoir déverrouillé sa porte grâce à l'empreinte thermique des vaisseaux sanguins de son pouce droit, il se retrouva face au vaste écran qui tapissait le mur du fond. Celui-ci était noir comme la nuit de l'espace profond.

Certains devenaient fous en songeant à l'absolu manque de preuve directe de ce qu'on leur disait sur l'espace. Bien sûr, les navigateurs ou certains roboticiens réalisaient des sorties à l'extérieur, en scaphandre. Et ils confirmaient, de leurs propres yeux, ce que les caméras indiquaient. Mais, malgré tout, dans un coin d'esprit, chaque Own n'ayant jamais expérimenté une sortie gardait une sorte de doute.

Une fois la porte verrouillée, Paul Blagnac retira sa ceinture. Ici, le plafonnier éclairait la pièce cubique d'environ cinq mètres de côtés. Dans un coin, il y avait

A u l o i n

le lit, dans un autre la douche. Un Own n'avait ni vêtement, ni livre, ni gadgets de toutes sortes et, par conséquent, besoin d'aucun meuble. Les repas étaient pris en commun, dans des salles dédiées. Le cube où vivait Paul Blagnac était donc vide pour l'essentiel.

Comprendre comment on vivait sur Terre était l'objet d'un cours théorique tout au long des études. Il fallait ne pas oublier l'identité humaine. Il fallait se souvenir de la manière employée par les humains pour contrer les mille difficultés de la vie sur la planète Terre. La moindre expérience pouvait se révéler cruciale pour réagir à temps sur Gagarine ou Armstrong.

Pour l'heure, Paul Blagnac avait besoin de se reposer. Sur Terre, chaque heure comprenait trois mille six cents secondes et la journée durait vingt-quatre heures, soit un total de quatre-vingt six mille quatre cents secondes. En arrivant dans Tau Ceti, la durée de la seconde avait été légèrement modifiée pour que la rotation complète de Gagarine dure quatre-vingt mille secondes afin de diviser la journée en vingt heures de quatre mille secondes chacune. Reprogrammer des quantités de systèmes sur le nouveau système de mesure avait été compliqué. Fondamentalement, la seconde terrestre restait l'unité physique, la seconde gagarinienne une unité du temps légal.

Dix heures gagarinienne de travail suivies de dix heures pour se reposer, se cultiver et se distraire :

A u l o i n

c'était l'organisation d'une journée de Own. Sur chaque moitié, il fallait intégrer les repas et diverses opérations comme ce qui relevait de l'hygiène.

D'un geste sur le panneau mural de commande, Paul Blagnac alluma le grand écran du mur du fond. Il choisit une vue externe. Puis il s'installa sur le siège des toilettes tout en regardant l'espace. Ow était depuis des années en orbite autour de Tau Ceti, sur un parcours entre Gagarine et Armstrong, à une vitesse suffisante pour croiser les deux planètes régulièrement, plusieurs fois chaque année gagarinienne, mais assez basse pour ne pas échapper à la gravité de l'étoile. Les navigateurs veillaient mais les propulseurs d'Ow n'étaient allumés que de façon exceptionnelle désormais.

L'écran montrait donc le noir infini de l'espace. On apercevait, dans un coin, Armstrong qui se rapprochait mais Ow était encore à des gigamètres de la planète. Collins et Aldrin étaient encore invisibles. Paul Blagnac n'avait pas envie de commander un zoom. Pas ce soir. Pas maintenant.

Non, il avait envie de retrouver la nostalgie de sa jeunesse. Les vingt premiers pétamètres de sa vie. Il n'y avait pas de temps gagarinien à l'époque. Seulement la distance qui séparait Ow de la Terre. Et cette distance s'accroissait à chaque seconde terrestre.

Surtout, il n'y avait aucun système stellaire, aucune planète. Le noir absolu de l'espace juste percé de points de lumière dispersés dans l'infini. Comme tous

A u l o i n

ceux qui étaient nés à bord de Ow, Paul Blagnac avait du mal à comprendre le concept de ciel étoilé, comment la lumière des étoiles pouvait apparaître uniquement la nuit et se disperser dans l'atmosphère pour créer de véritables tâches. L'espace ne permet pas cela. Les étoiles demeurent des points de dimension quasi-nulle. Il ne reste que l'obscurité, le vide, le néant. Durant des pétamètres, Ow avait été totalement solitaire sans même un vent magnétique porteur de particules matérielles. Il y avait de la lumière, bien sûr, et quelques radiations. Les navigateurs disaient que, oui, il y avait de la matière, mais celle-ci était tellement ténue...

Voilà ce que Paul Blagnac regardait : le néant de l'espace. Il regardait son rêve : sortir, voir le néant de ses propres yeux. Voir qu'il n'y avait rien à voir.

Quand il eut terminé l'éjection de ses excréments et les gestes d'hygiène connexes nécessaires, il se dirigea vers sa couche. Il fit pivoter le couvercle de plexiglas créant comme une sorte de demi-tube. Par réflexe, il essuya la couche avec un tampon alcoolique. Il attendit les quelques secondes nécessaires, les occupant en coupant le grand écran et en programmant une extinction progressive du plafonnier.

Puis, enfin, il s'allongea. Il referma sa couche pour que son corps préserve sa chaleur dans ce monde sans aucun textile. La lumière baissa progressivement dans la pièce tandis que Paul Blagnac somnait dans le sommeil.

Au loin

A u l o i n

3

Sur sa couche, Carole Daxing avait du mal à s'endormir. Pourtant, elle était épuisée. Mais le directeur lui avait juste indiqué qu'elle avait failli tuer plusieurs centaines d'embryons par une manœuvre risquée. Elle y repensait sans arrêt. Elle ne devait plus jamais oublier qu'il ne s'agissait plus de simulations, d'exercices. Elle avait entre ses mains des vies réelles, des colons de Gagarine.

Ow approchait d'Armstrong en ce moment. Ses deux camarades auraient donc à gérer des descentes réelles avant elle. Mais les descentes sont opérées avec parcimonie. Il n'était pas question d'envoyer en masse une grande quantité d'embryons car chaque envoi constituait un risque.

Dans toute l'histoire de Ow, une seule descente avait échoué, au début de la colonisation. Une centaine d'embryons avait grillé lors de l'explosion de la capsule dans la haute atmosphère de Gagarine. Le traumatisme continuait de hanter les colonisateurs. Ces embryons ne pourraient jamais être remplacés. Au delà des vies humaines anéanties, il s'agissait d'un patrimoine génétique perdu pour alimenter la future population humaine de Tau Ceti.

A u l o i n

Les Owns pourraient être sollicités pour alimenter les deux colonies en embryons. Cela avait été évoqué. Aucune décision n'était encore prise. Le débat faisait rage depuis des années gagariniennes.

Pour l'heure, les femmes d'Ow continuaient de connaître l'amour et la maternité comme les femmes terrestres. Elles avaient ce privilège ou cette corvée. Carole Daxing était toujours nullipare. Elle s'était contentée d'exercices érotiques avec des garçons, à l'école. Mais elle avait veillé à ne pas être fertilisée.

Que deviendraient ses enfants ? Seraient-ils des Owns également ? S'ils naissaient sur Ow, ils n'auraient pas le choix. Si ses ovules étaient utilisés pour fabriquer des embryons envoyés sur Gagarine ou Armstrong, elle aurait une descendance dans les colons. Mais elle ne serrerait jamais ses descendants dans ses bras.

Aucun garçon ne lui plaisait suffisamment pour qu'elle ait envie de partager son cube avec lui. On n'était pas obligé de partager son cube, même si on avait des enfants avec un garçon, bien sûr. Mais cela compliquait beaucoup la vie.

Petit à petit, l'épuisement finit par triompher. Les pensées de Carole Daxing devinrent brumeuses. Enfin, elle perdit connaissance et l'oubli s'empara d'elle.

A u l o i n

4

Tau Ceti projetait sa lumière vive et légèrement jaunâtre au travers de l'atmosphère bleutée de Gagarine. Il était temps de se lever. L'étoile avait en effet largement dépassé le niveau des arbres bleus.

Malgré tout, la grotte restait dans la pénombre. Un rayon vint cependant agacer l'œil d'Adam Bleu. La paupière, qui commençait à doucement s'ouvrir, se referma pendant que l'humain émettait un faible grognement. Il pouvait bien dormir encore un peu.

Bien sûr, la nuit, la température baissait. Pour se protéger du froid, Adam Bleu possédait une couverture en feuilles tressées. Son matelas était lui aussi en feuilles, pour le préserver de la rudesse du rocher.

Adam Bleu se retourna pour mieux s'enrouler dans sa couverture et faire de son corps un obstacle entre ses yeux et la lumière de Tau Ceti pénétrant par l'ouverture de la grotte. Mais il savait qu'une mère viendrait le chercher s'il persistait dans sa paresse.

Cependant, c'est d'un bruit provenant d'à côté de lui que vint le signal, la preuve que sa nuit était terminée. C'était une sorte de feulement lié à une inspiration gonflant à fond une paire de poumons. Puis il y eut une expiration satisfaite. Dans le même temps, un bras se tendit jusqu'à bousculer Adam Bleu en le

A u l o i n

frappant dans le dos. Ah, la lâcheté d'attaquer les gens dans le dos demeurait dans le système de Tau Ceti.

Pire que tout, Eve Rouge se redressa, rejetant sa couverture en partie sur Adam Bleu. Et elle émit un râle puissant en s'étirant.

« Adam, ne fais pas semblant de dormir. Il est temps de se lever : Tau Ceti est déjà haut dans le ciel. Nous avons du travail. Il est étrange qu'aucune mère ne soit déjà venue nous chercher. »

Le garçon ne répondit que par un grognement : qu'on le laisse dormir, bon sang. Mais, tout d'un coup, la couverture disparut. Adam Bleu fut saisi par la fraîcheur soudaine du petit matin et il émit un petit cri de protestation, cherchant d'une main sa couverture en espérant pouvoir la reposer sur son corps. Mais Eve Rouge l'avait jetée au loin.

La fille s'approcha alors du garçon, se plaçant contre son dos, frottant son pubis contre le coccyx masculin. Comme cela ne suffisait visiblement pas, elle se décida à s'emparer de cet organe qu'elle ne possédait pas et à le caresser d'une main tandis que l'autre main se perdait dans les cheveux blonds épais qui, quand le garçon était debout, tombaient en cascade sur ses épaules.

Par ses grognements, Adam Bleu tentait bien de faire croire qu'il protestait mais, bientôt, il ne grogna plus, étant passé à de petits gémissements. La fille le fit basculer sur le dos et vint poser ses lèvres sur celles

A u l o i n

d'Adam. Alors le garçon ouvrit les yeux pour river son regard dans les ovales blancs avec le cercle noir appartenant à la fille et qui, pourtant, n'étaient qu'à quelques centimètres de son visage.

Désormais, les mains de la fille se baladaient entre les épaules et les cheveux du garçon. Elles caressaient la peau d'un presque homme. Non, c'était déjà un homme. Le bassin allait et venait, permettant au pubis féminin de frotter la peau de cet organe qui avait tant grossi.

Puis, tout d'un coup, la fille s'arrêta. Elle était interloquée.

« Adam, qu'as-tu fait ? »

« Rien, c'est toi qui fais tout. C'est étrange. »

La fille prit appui sur les épaules du garçon et se redressa. Elle regarda son pubis et vit que l'organe bizarre d'Adam avait pénétré le trou qu'elle possédait à la place. Il semblait être entré presque en entier.

Elle ressentait un étrange frisson. Mais sans aucun doute était-ce de la panique. Elle s'était blessée en jouant avec son ami : il y avait quelques gouttes de sang. Qu'allaient dire les mères et les pères ? Elle commença à se relever doucement, craignant de blesser Adam et d'aggraver ses propres blessures. Mais le frisson s'intensifia. C'était au-dessus de ses forces. Alors, elle se laissa retomber. Elle n'avait pas mal, non. C'était véritablement étrange.

A u l o i n

Mû par un réflexe autant étrange, Adam donna alors un coup de rein qui fit tressauter Eve.

« Adam, non, nous avons sans doute fait une bêtise. Il y a du sang. »

« Je m'en moque, c'est agréable. »

Eve sourit. Oui, c'était vrai : c'était très agréable. Bizarre mais tellement agréable. Elle recommença à tenter de se lever puis se laissa tomber avant qu'Adam ne redonne un coup de rein. Bientôt, ils répétèrent la manœuvre en boucle, de plus en plus vite. Les frissons se firent plus intenses.

Il y eut des rires, des râles, des cris, des vagissements. Eve se sentit comme contrainte à s'allonger sur Adam pour l'embrasser encore et encore, partout sur le visage. Puis toute énergie sembla les quitter. Eve s'effondra au côté d'Adam, continuant de le tenir dans ses bras, ne s'inquiétant plus pour les gouttes de sang ayant perlé sous son pubis.

Il fallait se lever, aller travailler. Les mères et les pères ne tarderaient pas à s'inquiéter et venir enquêter. Quand ils verraient que les deux premiers colons étaient encore couchés, presque endormis, ils seraient furieux. Les deux aînés du peuple de Gagarine devaient montrer l'exemple. C'est ce que les mères et les pères répétaient sans cesse. Mais les aînés étaient soudain épuisés.

A u l o i n

5

En se réveillant, Paul Blagnac commanda la mise en route de l'écran situé sur le mur du fond. Il aimait avoir une vue extérieure pour se lever, avant même d'allumer le plafonnier. Celui-ci allait de toutes les façons progressivement accroître sa lumière, conformément à sa programmation. Et si le directeur ne se réveillait pas à temps, il y aurait un bruit d'abord sourd puis strident.

La partie inférieure de l'écran était largement occupée par le globe blanc-gris aux multiples stries plus ou moins claires. Ow était en effet à grande proximité d'Armstrong. On apercevait la sphère rocheuse grisâtre d'Aldrin au premier plan. Par réflexe, Paul Blagnac chercha Collins. Il finit par trouver l'autre satellite, celui qui était couvert de glace d'eau et qui commençait à sortir de l'ombre d'Armstrong.

Heureusement, l'essentiel de la vue était encore composée du noir profond de l'espace. Paul Blagnac commençait à s'inquiéter de sa nostalgie de l'espace interstellaire. C'était un temps où il n'avait aucune responsabilité véritable et un travail des plus légers.

Il faudrait aller voir si Susan Heathrow avait besoin d'aide. Normalement, une descente devait être programmée. Tout devait être préparée mais, parfois, il faut juste surveiller quelques éléments. De toutes façons,

A u l o i n

il serait bon que Carole Daxing assiste à cette descente : même si, depuis près de dix jours, elle avait montré ses capacités, cette expérience ne pourrait que lui servir lorsqu'il faudrait gérer une descente vers Gagarine.

Quelques minutes plus tard, Paul Blagnac éteignit l'écran et sortit de son cube. Dans le couloir, les Ows se saluaient en se rencontrant. Les lumières fixées aux ceintures dansaient dans l'obscurité vaincue du couloir. Il y avait trop de monde en train de se déplacer pour qu'il reste véritablement un endroit dans l'obscurité, du moins dans cette partie de Ow. Plus loin, dans les parties techniques ou les zones de stockage des embryons, sans doute l'obscurité triomphait-elle encore.

Dans le réfectoire, François Roissy et Karl Entzheim étaient debout autour d'une table haute en train de manger. Paul Blagnac prit son bol et sa cuillère avant d'aller se servir de la bouillie, ce qui constituait le traditionnel petit-déjeuner. Il s'empara aussi d'un gobelet de pseudo-café. En fait, comme tous les Ows, Paul Blagnac ignorait à quoi pouvait bien ressembler un café véritable mais on lui avait toujours dit que ce n'était que du pseudo-café.

Le directeur s'installa à la table de François Roissy et Karl Entzheim.

« Je peux me joindre à vous ? »

« Bien sûr, Monsieur. Normalement, Susan Heathrow devrait nous rejoindre. »

A u l o i n

« C'est parfait. Je présume que vous allez lancer une descente aujourd'hui ? »

« Oui, Monsieur. »

« J'aimerais que Carole Daxing y assiste. Je peux me passer d'elle quelques heures et c'est une expérience qui pourrait lui être utile. Nous allons en gérer une dans peu de temps, sur Gagarine. »

Les deux garçons hochèrent la tête avec un sourire. Si l'un avait déjà passé quelques nuits avec la fille, l'autre aimerait l'imiter. De toute évidence, Carole Daxing n'envisageait pas de se fixer pour l'instant. Sans oublier que tous trois appartenaient à, sans doute, la dernière génération de Owns. Donc il n'était pas nécessaire d'envisager, pour le bien de l'espèce humaine, de renouveler la population de Ow, comme durant le trajet entre le système du Soleil et celui de Tau Ceti.

Quelques minutes plus tard, Susan Heathrow se joignit à eux. « Née à 102 pétamètres », Susan Heathrow était un peu plus jeune que Paul Blagnac. Elle gardait longs et généralement libres des cheveux presque autant longs et sombres que ceux d'Akira Haneda. Elle ne fit aucune difficulté pour accueillir Carole Daxing en observatrice, d'autant que celle-ci était bien notée. Pour gérer une descente, on n'est jamais assez nombreux.

Ils discutaient quand Carole Daxing se présenta au réfectoire et les rejoignit. Elle mangeait vite et

A u l o i n

pouvait se permettre d'arriver en fin de période de repas. De fait, elle finit son bol avant Susan Heathrow.

Les colonisateurs se rendirent donc ensemble à leur bureau commun. Le couloir était assez large pour permettre à plusieurs de marcher de front, surtout que l'équipe à relayer ne quitterait son poste (et n'irait donc dans l'autre sens) que lorsqu'eux-mêmes seraient sur place.

Mais, quand Paul Blagnac franchit la porte du bureau des colonisateurs, un membre de son équipe se précipita vers lui avec une visible excitation. Le directeur fut soudain inquiet.

« Monsieur, vos prévisions se sont révélées justes. Eve Rouge a pris l'initiative et il semblerait bien que... »

« Rapport complet cette fois ? » s'enquit le directeur.

« Apparemment, oui. Pour l'instant, nous les laissons se reposer. »

« Bien. Les Aînés sont les premiers à atteindre l'âge de l'adolescence. Physiquement, ils sont encore plus jeunes que vous tous. Mais l'évolution du taux d'hormones liée à celle de la température corporelle d'Eve... »

Susan Heathrow tapa amicalement sur l'épaule de Paul Blagnac.

« Bravo, mon cher. Peut-être allez-vous gagner la course au premier natif de Tau Ceti. »

A u l o i n

« Je l'espère bien. La colonisation de Gagarine est nettement plus avancée que celle d'Armstrong et si le Premier Né n'était pas sur Gagarine, ça serait un vrai échec. »

« Je n'ai pas dit mon dernier mot. Il y a loin de la coupe aux lèvres... J'ai aussi un petit couple qui ne devrait pas tarder à être prêt. »

« Mais, enfin, Susan, Deucalion Jaune et Noah Violet sont encore des enfants ! »

« Nous verrons. Armstrong est un milieu hostile et la maturité sexuelle semble arriver plus vite. Mais, pour l'heure, il faut préparer une descente. »

Toute l'équipe en charge d'Armstrong se plaça rapidement aux différents postes affectés. Paul Blagnac abandonna Carole Daxing et retourna vers le membre de son équipe venu l'interpeller.

La caméra placée dans la grotte n'avait pas eu besoin de passer en mode thermique : c'était le matin que l'acte avait eu lieu. Quelque part, le directeur se sentit gêné d'assister ainsi au premier rapport sexuel de ceux qu'il considérait comme ses enfants. Mais il fut surtout ému. Ils grandissaient.

« Quelle est la durée de transmission du signal en ce moment ? » demanda Paul Blagnac.

« Vingt-deux minutes, Monsieur. »

Le directeur opina en réfléchissant. Compte tenu du délai de transmission, du temps pour qu'on le prévienne et ainsi de suite, près d'une heure s'était

A u l o i n

écoulée depuis le rapport sexuel entre les deux Aînés. Sans doute s'étaient-ils levés depuis.

Il en était là quand une certaine excitation s'empara de l'autre moitié du bureau. Certes, tout était parfaitement ordonné mais les tâches sensibles s'enchaînaient. En observatrice, Carole Daxing se tenait un peu en retrait, derrière ses deux anciens camarades de classe.

Un message de service enregistré annonça le verrouillage des portes des tunnels pour l'accès à la section des embryons. Par mesure de sécurité, il était toujours pratiqué ainsi. Le container préparé la veille fut transporté dans la capsule prévue. Une centaine d'embryons allaient ainsi descendre sur Armstrong.

La capsule fut isolée dans son tube d'éjection qui, peu après, se vida de tout son air respirable. Les portes alentour furent toutes verrouillées en mode anti-tempêtes, c'est à dire anti-fuites d'air dans l'espace. Puis le canon magnétique s'activa : la capsule fut projetée hors de Ow.

Elle fila droit dans l'obscurité de l'espace durant près d'une dizaine de kilomètres. Alors, seulement, les moteurs à plasma s'allumèrent. La capsule se dirigea vers un endroit précis d'Armstrong.

A u l o i n

6

Eve Rouge riait même si elle s'inquiétait encore pour les quelques gouttes de sang qui maculait ses grandes lèvres. Le pénis d'Adam Bleu aussi semblait un peu ensanglanté. Mais aucun Aîné ne semblait être blessé, en tous cas en surface de leur corps. Eve Rouge savait qu'elle perdait du sang régulièrement à cet endroit et que c'était normal mais ce n'était pas le moment habituel, elle en était certaine.

La fille tirait Adam en le tenant par la main. Elle avait envie de voir la lumière de Tau Ceti dans le ciel, de ressentir la chaleur de l'étoile sur sa peau. Elle se sentait heureuse comme jamais elle n'avait été. Adam, lui, était fatigué. Ce garçon était toujours fatigué. Eve l'avait forcé à se lever.

La grotte était bien plane grâce à son sol nivelé couvert d'une sorte de ciment. Les murs avaient été taillés les années précédentes à grand coup de marteau par les enfants de Gagarine. Et toutes les grottes étaient sur le même modèle. Les Pères et les Mères disaient que les premiers hommes, là-bas, sur Terre, avaient vécu dans des grottes parce que c'était un abri pratique, facile à aménager. Mais les premiers bâtiments commençaient à s'élever. Les nouveaux descendus du ciel étaient destinés à habiter dans des maisons, plus dans des grottes.

A u l o i n

Adam trouvait cela dommage et Eve était bien d'accord, même si on ne trouvait plus de grotte disponible. Déjà, il avait fallu que, parmi les Aînés, les grottes soient partagées. C'est comme cela qu'une mère avait dit qu'Eve et Adam devraient partager cette grotte-ci. Les deux Premiers Aînés s'entendaient bien, se chamaillaient souvent et s'embrassaient sur la bouche régulièrement. Le choix était donc pertinent.

Lorsque tous ceux qui attendaient sur Ow et qui étaient destinés à Gagarine seraient arrivés, il y aurait cinquante mille enfants du ciel disaient les pères et les mères. Cinquante mille, cela faisait beaucoup. Même en comptant les enfants encore en couveuse, on n'était pas à un millier à ce moment là. Et le rythme des descentes devait s'accélérer. Les Aînés avaient bien travaillé, préparant l'installation de tous les enfants du ciel sur la planète.

Mais il faudrait plusieurs générations pour que la vie sur Gagarine commence à ressembler à celle sur Terre disaient les pères et les mères. L'idée de génération n'était pas vraiment expliquée. Il faudrait que des Nés sur Gagarine succèdent aux Descendus du Ciel. Chacun grandissait et quelques uns étaient morts suite à des accidents. Les enfants de Gagarine connaissaient donc la mort. Mais, à force de grandir, il semblait que, à un moment, la mort devenait certaine, même sans accident.

A u l o i n

Adam et Eve n'aimaient pas penser à cela. Les pères et les mères évitaient d'en parler. C'était une sorte de tabou.

Arrivée à l'entrée de la grotte, Eve lâcha la main d'Adam, qui redescendit sur sa cuisse par l'effet de la gravité, sans que le garçon ne fesse rien pour l'empêcher. La fille avait besoin de ses deux mains pour les lever face au ciel, pour saluer l'éblouissant Tau Ceti. Elle poussa un grand cri pour bien vider ses poumons puis se mit à rire. Elle se sentait tellement heureuse !

Mais son rire se retrouva soudain coincé dans sa gorge. La joie disparut de son esprit. Sur le chemin qui desservait la grotte, une mère attendait. Le métal brillait au soleil et ses roues ne bougeaient pas. Elle devait être là depuis un moment.

« Bonjour, Eve » dit-elle.

« Bonjour, Mère Dix-Huit » répondit Eve avec l'hésitation d'un enfant qui sait qu'il a fait une bêtise.

Le nombre était marqué en rouge sur le buste, c'est ce qui permettait de distinguer les mères entre elles.

« Bonjour, Adam » dit-elle un peu plus fort.

« Bonjour, Mère Dix-Huit » répondit Adam avant de bailler.

« Nous sommes désolés, Mère, nous sommes en retard pour aller préparer le repas... »

« John Vert s'en est très bien sorti sous la supervision de Mère Sept, ne t'inquiète pas. Nous lui

A u l o i n

avons dit que vous étiez occupés tous les deux. Il a ronchonné, bien sûr, tu le connais. Mais il est temps que vous alliez vous alimenter. Vous devez avoir faim. »

« Terriblement faim » confirma Adam avant de bailler de nouveau.

« Ne bouge pas un instant, Eve, s'il te plaît. »

La mère se plia en deux et ce qui lui servait de tête s'approcha du pubis d'Eve. Elle émit alors un trait de lumière rouge qui se promena sur la peau d'Eve au niveau de son bas-ventre. Quand elle eut terminé, elle se redressa. La tête de la mère arrivait un peu plus haut que le visage d'Eve mais se penchait vers la jeune fille. L'écran montra un visage souriant.

« Apparemment, tout s'est bien passé, Eve. Qu'en dis-tu ? »

Eve rougit et se tut. Elle se demandait quelle bêtise ils avaient fait tous les deux.

« Nous avons eu raison de vous faire partager la même grotte. Il est temps, désormais, que vous suiviez un enseignement particulier. C'est Mère Une qui s'en chargera. Vous aurez moins de travail à réaliser le temps nécessaire. »

En entendant cela, Adam fut d'abord ravi. Moins de travail, c'était toujours une bonne nouvelle. Mais l'idée de devoir retourner à des études spéciales, par contre, ne l'enchantait guère.

Au loin

7

La capsule commençait sa descente dans l'atmosphère d'Armstrong et le frottement chauffait les parois. Bien isolé, au centre de l'engin, le container gardait les embryons dans leur hibernation cryogénique. Les moteurs à plasma ralentissaient la chute mais sans la bloquer tout à fait. L'atmosphère était légèrement plus dense que celle de la Terre et la gravité un peu plus forte mais cela n'avait guère d'importance : les ordinateurs de vol dirigeaient la capsule en tenant compte de ces éléments.

Deux autres caractéristiques d'Armstrong, par contre, posaient plus de problèmes. Dès la haute altitude, le champ magnétique de la planète, près du double de celui de la Terre, perturbait beaucoup les calculateurs de vol. Les capsules avaient dû être renforcées pour éviter des incidents. Surtout, la température moyenne de la planète restait dix kelvins en dessous de la norme terrestre.

Une fois la couche nuageuse franchie, le paysage glacé s'offrit aux caméras de contrôle. La vitesse était suffisamment basse, désormais, pour que les protections aient pu être rétractées. Sur Ow, on pouvait donc suivre la descente en mode visuel, ce qui restait plus agréable pour les colonisateurs. Devoir se contenter de lignes de

A u l o i n

chiffres obligeait à construire en esprit ce que cela signifiait. On n'en arrivait là que lorsqu'une des nombreuses tempêtes soulevait de grandes quantités de glace en l'air, opacifiant la vue.

Bientôt, on put distinguer les étendues de sphaigne couvrant toutes les terres émergées, à l'exception d'une petite île, brûlée trop régulièrement par les réacteurs à plasma des capsules. C'est vers cette petite île que la nouvelle capsule se dirigeait, bien entendu. Entre les terres dites émergées, il n'y avait que de la glace. L'épaisseur de la glace variait et il existait de l'eau liquide en dessous. Le cœur de la planète était chaud. Il était également actif. Si la sphaigne ne tardait jamais à recoloniser les terres qu'elle abandonnait, les volcans la forçaient parfois à reculer. Ou, plutôt, la lave ou les nuées ardentes détruisaient des surfaces importantes de sphaigne avec une certaine régularité. Mais il en résultait un sol plus riche en oligoéléments qui attirait la convoitise de la sphaigne, qui revenait.

Mère Dix-Sept posa affectueusement une pince sur l'épaule de Deucalion Jaune. Celui-ci se retourna pour sourire à la mère. Mais, très vite, il reprit son observation de la piste d'atterrissage au travers du verre protecteur. Plusieurs pères s'apprêtaient à ramener à l'intérieur le container d'embryons une fois la capsule au sol.

A u l o i n

8

En tant que directeur des navigateurs, Akira Haneda s'était installé sur son siège de commandement. Né à 93 pétamètres, il dirigeait déjà Ow au moment de son entrée dans le système de Tau Ceti. Son prédécesseur à ce poste avait voulu se retirer. S'il ne l'avait pas fait, sans doute aurait-il été démis. Il avait été atteint de la folie du vide. Il avait d'ailleurs réussi à convaincre de la nécessité d'effectuer une sortie de réparation, à la surface de Ow. Les communications avaient été coupées durant l'opération. Malgré plusieurs expéditions de secours, on n'avait jamais retrouvé son corps.

Régulièrement, dans son cube d'habitation, Akira Haneda s'obligeait à une séance d'introspection. Il voulait s'assurer qu'il n'était pas atteint du même mal.

Or, à chaque grande manœuvre, le directeur des navigateurs sentait cette ivresse qu'il craignait en même temps qu'il la recherchait. S'il en croyait des documents de la médiathèque, les sensations semblaient assez similaires à celle de la prise de certains stupéfiants sur Terre.

La longue tresse noire d'Akira Haneda réunissait des cheveux sur toute la surface du sommet du crâne de son propriétaire. Celui-ci pouvait en être fier : bien peu

Au loin

d'Owens possédaient de tels cheveux, autant solidement implantés et abondants. Sur Terre, il aurait été quelconque. Sur Ow, il était Apollon. Il était même obligé de couper ses cheveux de temps en temps, une voire parfois même deux fois par année gagarinienne.

Pour se détendre, en attendant le moment propice, Akira Haneda avait ramené sa tresse sur sa poitrine et il la caressait. Les femmes qui partageaient ses nuits, parfois, aimaient aussi la caresser longuement.

Enfin, les premiers signaux verts apparurent en bas de son écran de contrôle central. L'essentiel de chaque écran était constitué par des images prises par les caméras de surface mais, en bas, les indicateurs transcrivaient l'état de Ow.

Par delà les écrans, le directeur des navigateurs surplombait, sur une sorte d'estrade, les autres navigateurs, chacun devant une console comportant plusieurs écrans et des commandes. La moitié des consoles était désormais éteinte. Le nombre de navigateurs avait été sérieusement revu à la baisse avec l'arrivée dans le système de Tau Ceti. Ow entrait dans sa phase de démantèlement progressif, au fur et à mesure que les embryons stockés étaient descendus sur Gagarine ou Armstrong. A l'inverse, l'effectif des colonisateurs s'accroissait, tout comme celui des techniciens. Ce corps avait désormais son autonomie, comme prévu dès l'origine d'Ow.

A u l o i n

Kenturo Narita, directeur des technologies, était un ami d'Akira Haneda. Cela facilitait les choses. Il était de plus en plus fréquent que les techniciens soient requis pour intervenir sur le vaisseau Ow lui-même. Durant la période interstellaire, les techniciens n'avaient que cette seule tâche d'entretien. Ils étaient alors rattachés aux navigateurs. Désormais, leur principal rôle était d'apporter le support nécessaire aux colonisateurs, notamment pour la maintenance des pères et des mères, la construction des colonies et ainsi de suite.

Bientôt, Akira Haneda n'eut plus à attendre. Tous les signaux étaient désormais au vert. Comme la procédure l'y obligeait, il appela un à un les navigateurs et demanda confirmation orale du bon état de préparation. Tous confirmèrent par un sonore « oui, monsieur ». Les navigateurs étaient réputés pour leur respect strict des procédures et des règles de politesse. Ils étaient sélectionnés pour cela. Les techniciens, à l'inverse, devaient parfois faire preuve de créativité. La séparation des deux corps était donc une excellente chose, tout le monde en convenait.

En tant que directeur des navigateurs, Akira Haneda avait désormais à lui-même jeter un œil sur les caméras situées dans le tunnel principal de propulsion puis dans chacun des quatre tunnels périphériques. Enfin, il ordonna qu'on abrite les caméras. Ow était

A u l o i n

percé sur la totalité de sa longueur par ces cinq tunnels qui constituaient la part la plus grande des propulseurs.

Le directeur des navigateurs appuya sur un bouton. Aussitôt, une alarme retentit quelques instants dans tout le vaisseau, suivie d'un message enregistré. Il fallait que tout le monde s'assoit et attache sa ceinture de siège.

Cinq petits leviers. Une barre transverse pour les manœuvrer en une seule fois. Akira Haneda tira la barre transverse vers lui. Doucement. Très doucement. Il était réputé pour ses démarrages en douceur, au point que certains owns négligeaient parfois d'attacher leurs ceintures. Il y avait déjà eu des blessés.

Le plasma se constitua à l'avant de Ow à partir des poussières stellaires. Akira Haneda injecta de l'hydrogène stocké à partir de la collecte opérée sur une géante gazeuse, plusieurs années plus tôt. Guidé par le champ magnétique intense, le plasma fut absorbé dans les cinq tunnels et projeté à l'arrière.

Ow quittait la proximité d'Armstrong et allait se rapprocher de Gagarine. Sur les écrans de contrôle, le vide remplit l'horizon. Akira Haneda s'abîma dans la contemplation de l'espace. Il aimait ce moment, à chaque départ.

C'était de la pure beauté.

A u l o i n

9

Ow restait sur son orbite mais s'éloignait depuis plusieurs semaines à bonne vitesse d'Armstrong. Une fois les propulseurs coupés, la vitesse acquise diminuait très lentement. Dans l'espace, les frottements sont extrêmement ténus mais ils existent néanmoins. Les systèmes stellaires comportent toujours un peu de poussière. Lorsque le vaisseau avait été lancé dans l'espace interstellaire, entre le Soleil et Tau Ceti, le ralentissement avait été jugé quasi-nul malgré les cent vingt pétamètres parcourus. Ainsi, il avait été nécessaire de décélérer en inversant les propulseurs à l'approche de Tau Ceti.

Dans le bureau des colonisateurs, le calme était revenu. Le grand écran montrait désormais l'espace interstellaire. La lueur de Tau Ceti était perceptible sur le côté, réfléchi par les quelques poussières que Ow rencontrait sur son trajet.

« Carole, avez-vous déjà vu de vos propres yeux la section des embryons ? »

Carole Daxing se retourna vers Paul Blagnac en rougissant.

« Non, monsieur, jamais. Mais j'en ai vu de nombreuses images et j'ai géré... »

A u l o i n

« Vous n'aurez peut-être pas l'opportunité de jamais sortir de Ow. Comme pour moi, l'extérieur restera toujours une image sur un écran. Mais je pense qu'il vaut mieux que vous voyiez la réalité concrète, physique. Nous avons désormais moins de travail durant les jours à venir, en attendant d'avoir à préparer les descentes sur Gagarine. Je vais vous faire visiter l'arrière du vaisseau. »

« Physiquement ? »

Les yeux de la jeune colonisatrice s'étaient écarquillés. Elle avait l'habitude de tout voir au travers des écrans.

« Oui, physiquement. Je veux vous faire toucher la réalité. Je le fais avec chaque nouveau colonisateur, dès qu'on en a l'opportunité. Venez avec moi. »

Elle venait de prendre son service et ne s'attendait qu'à une journée banale et peu occupée. Et voilà que le directeur en personne l'emmenait dans des endroits où seuls les techniciens se rendaient, des endroits sous le contrôle des machines pour l'essentiel du temps.

Suivant son directeur, Carole Daxing quitta donc le bureau des colonisateurs. Elle se retrouva rapidement dans le grand couloir le plus proche. Les lampes des ceintures pubiennes percèrent l'obscurité. Il n'y avait que le directeur et elle dans le couloir.

« Ow a une longueur totale d'un peu moins de mille mètres pour une largeur variable de trois cents à

A u l o i n

« cinq cents mètres » rappela Paul Blagnac. Il poursuivit : « les cinq tunnels des propulseurs transpercent Ow dans le sens de la longueur. Les grands couloirs comme celui que nous empruntons sont évidemment un peu moins longs puisqu'ils ne débouchent pas à la surface. Toutes les sections se raccrochent à ces couloirs, notamment les cubes d'habitation. »

Poliment, Carole Daxing acquiesçait. Mais, bien sûr, elle avait appris tout cela depuis des années. Elle devait presque courir pour suivre son directeur. Celui-ci était réputé pour marcher vite.

Les deux humains quittèrent bientôt les sections d'habitation et de travail, située à l'avant de Ow. Les portes anti-tempête, c'est à dire contre des fuites d'atmosphère dans l'espace, étaient ouvertes mais il fallait malgré tout manœuvrer les portes simples. Si le couloir était d'un diamètre d'environ cinq mètres et les portes de fait de la même taille, on n'ouvrait pas toute la porte pour passer juste un ou deux individus. Il y avait donc un portillon, découpé dans la porte, à tirer ou pousser après avoir actionné une poignée. Paul Blagnac fit passer Carole Daxing devant lui en lui tenant la porte à chaque passage de section.

D'abord, les deux colonisateurs traversèrent la zone des serres. Elle était la plus proche de la zone d'habitation : cela facilitait le transport de la nourriture comme, dans l'autre sens, celui des déchets organiques

Au loin

alimentant en terreau les matrices de nourriture. L'essentiel des tâches était opéré par des robots, assez proches, dans leur conception, des pères envoyés sur Gagarine et Armstrong. Si Carole Daxing connaissait l'endroit via les écrans, c'était la première fois qu'elle pouvait ainsi déambuler au milieu des bassins éclairés où poussaient les matrices. Les machines les découpaient au fur et à mesure des besoins.

D'après les documents de la médiathèque, les Terriens trouvaient cela immonde. Pourtant, c'était le mode le plus efficace pour produire de la nourriture dans un milieu pauvre en ressources : les matrices ne possédaient aucun organe inutile ou non-comestible.

Les deux colonisateurs s'arrêtèrent à la section suivante, celle des embryons. Plus loin venaient les sections techniques et, à l'arrière, le réacteur à fusion qui alimentait tout Ow en énergie.

Si un organisme développé ne pouvait pas, sans dommage, être cryogénisé, des embryons, eux, pouvaient subir ce traitement. C'était une facilité utilisée sur Terre bien avant le projet de colonisation de Tau Ceti, notamment pour stocker des embryons issus de fécondations in vitro.

Les containers disposaient, sur des claies dédiées, d'innombrables capsules remplies d'un gel spécial dans lequel attendaient les embryons, à raison d'un par capsule. Le tout était plongé dans l'azote liquide. Des pompes assuraient la circulation de l'azote

A u l o i n

afin de garantir le maintien de la température de quelques kelvins requise par la cryogénisation.

Depuis le couloir, on ne voyait que les stockages de containers largement transparents, derrière des vitres isolées. Malgré tout, il faisait froid et Carole Daxing frissonna. Elle n'était pas habituée aux changements de température, les quartiers d'habitation et de travail d'Ow étant systématiquement maintenus à une température constante de trois cents kelvins.

Paul Blagnac se retourna vers elle.

« Voici les futurs habitants de Gagarine et d'Armstrong. D'innombrables Terriens ont confié leurs gamètes au programme de peuplement de Tau Ceti. Les patrimoines génétiques ont été systématiquement vérifiés et, même après fécondation, revérifiés. Les cent mille embryons sélectionnés sont destinés à peupler les deux planètes du système de Tau Ceti, normalement la moitié sur chacune. Et même la moitié de chaque section. Quelles sont les cinq sections, Carole ? »

« Bleu, rouge, jaune, vert, violet : vingt-mille embryons chacune » récita la jeune colonisatrice.

« A l'exception des premiers-nés, dont nous avons choisi les prénoms en fonction d'inspirations mythologiques, pour assurer une sorte de lien culturel avec la Terre, chaque embryon reçoit à la naissance un prénom tiré au hasard dans une liste. Et on lui attribue un nom de tribu correspondant à sa section d'origine. »

A u l o i n

Carole Daxing se demandait pourquoi venir jusqu'ici pour que le directeur lui répète des éléments basiques qu'elle connaissait depuis des années. Elle voyait des embryons au travers de vitres. Elle ne pourrait pas les toucher. Qu'est-ce que cela changeait par rapport à une visualisation par écran ? Le directeur s'aperçut, sans doute par l'expression du visage de la jeune colonisatrice, de la lassitude de celle-ci.

« Comme je vous l'ai dit, Carole, je vous amène ici pour que vous puissiez regarder la réalité. Des embryons ne sont pas que des images sur des écrans. Ce sont des réalités physiques et biologiques. »

Sans être convaincue, Carole Daxing hocha la tête poliment. Paul Blagnac soupira : il voyait que la jeune colonisatrice ne comprenait pas. Peut-être était-elle trop jeune encore. Il fallait parfois des années à un colonisateur pour sentir ce qu'il ne parvenait pas à transmettre à Carole Daxing.

Tout d'un coup, regardant des écrans de contrôle en fronçant les sourcils, le directeur interrogea son élève : « quel est le taux de perte admis dans un container ? »

« Un pour cent, Monsieur. »

Les embryons morts étaient nettement en dessous du seuil. Les alarmes ne s'étaient donc pas déclenchées. mais leur disposition interloquait le directeur.

A u l o i n

10

Inutile d'allumer sa lampe pubienne. Deucalion Jaune savait marcher dans les couloirs de la cité sans point de repère visuel. Les mères disaient que la vie sur Ow ressemblait beaucoup à celle dans la cité souterraine d'Armstrong. On n'y voyait jamais le ciel. Pour cela, il fallait aller à l'extérieur, sur la plaine glacée, ou bien regarder au travers des vitres de l'astroport.

Le sol était régulier, réalisé dans la pierre fondue au laser comme partout. Mais il fallait davantage se méfier des murs munis parfois d'excroissances coupantes. Même s'il était parfois blessé, Deucalion Jaune persistait à ne pas utiliser sa lampe pubienne quand ce n'était pas utile. Cela lui évitait d'avoir à trop souvent en recharger la batterie en tournant de longues minutes la manivelle. C'était fatigant.

L'instinct, cependant, lui commanda de s'arrêter. Il entendait une respiration. Il en était certain. Une respiration discrète qu'on tentait de rendre silencieuse. Mais Deucalion Jaune avait une excellente ouïe. Il n'avait pas le choix : il alluma sa lampe pubienne.

Face à lui, Noah Violet explosa de rire. Elle s'apprêtait visiblement à le capturer comme elle en

A u l o i n

avait pris l'habitude. C'était un petit jeu qui les amusait beaucoup. Même si Deucalion commençait à trouver cela indigne d'un Premier Né qui n'était plus, comme disaient les mères, un petit enfant.

N'ayant pas, cette fois, réussi son coup, Noah vint enlacer son frère de couveuse. Il la serra aussi dans ses bras. Et, comme elle en avait pris l'habitude depuis quelques temps, Noah vint poser ses lèvres fines sur celles, plus charnues, de Deucalion. La fille aimait glisser sa main dans les cheveux sombres et crépus de son meilleur ami, elle qui n'avait que des cheveux trop fins et plus clairs, sans être blonds. Et la couleur de leur peau, aussi, était différente : la fille était bien plus claire que le garçon.

Un peu gêné par une étreinte trop forte, Deucalion vint placer une main entre leurs deux poitrines. Son idée initiale était de repousser Noah. Mais la jeune fille avait, depuis quelques temps, des excroissances qui grossissaient derrière les tétons. Les mères lui disaient aussi de porter une sorte de couche à base de sphaigne plusieurs jours par mois, un peu comme pour un bébé pas encore propre.

La main de Deucalion appuya sur l'une des excroissances qui le gênait, sur la poitrine de Noah. C'était mou. Sa main s'enfonça. Les doigts touchaient le téton correspondant, presque similaire à ceux ornant la poitrine du garçon mais désormais soulevé par

A u l o i n

l'excroissance. Noah gémit puis fit une moue étrange avant de s'en aller en courant.

A u l o i n

11

Ayant fini de travailler à la construction des nouvelles bâtisses, Adam Bleu se dirigea vers l'orée de la forêt, là où les grands arbres n'avaient pas été coupés. Il était question de créer une deuxième ville, plus loin, au lieu d'agrandir la première cité. Il faudrait alors créer une route au travers de la forêt.

Un père était en train de préparer le sol pour qu'on puisse construire un nouveau bâtiment. La route était déjà prête : elle s'arrêtait brusquement, à l'orée du bois, passant devant le site où travaillait le père.

« Bonjour, Adam », dit le père.

« Bonjour, Père Vingt » répondit Adam.

Il salua le père sans ralentir. Il aimait venir se promener par ici, voir les arbres bleus. Les mères disaient que, au sens terrestre, on ne pouvait pas dire qu'il s'agissait d'arbres. La vie sur Gagarine avait plusieurs centaines de millions d'années de retard sur la vie terrestre selon la chronologie établie par les scientifiques terriens.

Mais, l'environnement général étant globalement similaire, la convergence évolutive était assez forte. Selon les mères, la vie optimise toujours les processus au fil de la sélection naturelle. Et le nombre de solutions

A u l o i n

est limité. Ne pas opter pour les solutions déjà connues sur Terre serait donc moins pertinent.

Cependant, les différences restaient notables. Par exemple, le vert des feuilles de végétaux importés de la Terre n'était pas optimum sous la lumière de Tau Ceti et le ciel de Gagarine. Le bleu était plus efficace. Sur Ow, on travaillait à modifier génétiquement les plantes d'origine terrestre pour les rendre plus adaptées.

Sur le plan biochimique, les différences étaient encore plus évidentes. Les êtres de Gagarine ne codaient pas leur génome dans un ADN mais dans une molécule assez proche et sans intermédiaire de transcription de type ARN, faute de noyau cellulaire. Il était donc impossible d'hybrider des êtres locaux et des êtres d'origine terrestre. Pour ces raisons, les bactéries locales étaient globalement inoffensives pour les humains. Et, à l'inverse, les bactéries terrestres, importées avec le reste, étaient sans effet sur les créatures locales. Par contre, il y avait une évidente compétition pour l'accès aux ressources brutes.

Adam était arrivé au pied du premier arbre mais préféra s'enfoncer un peu dans la forêt. La lumière disparaissait rapidement. Pas d'ombre ou de pénombre : une nuit totale. Les feuilles constituaient un obstacle complet entre la lumière de Tau Ceti et le sol.

En fait, les feuilles naissaient au niveau du sol et montaient progressivement en développant leur tige.

A u l o i n

Cette tige s'assemblait à celles des autres feuilles pour progressivement constituer ce qui ressemblait à un tronc. Au bout de quelques temps, la tige perdait toute individualité. L'arbre comprenait ainsi, dans le centre de son tronc, une sorte de tube où s'accumulait l'eau des orages.

Adam entendit le vers approcher. Bien que les humains ne soient pas comestibles et même poisons, l'intelligence limitée de ces animaux les empêchait de résister à l'envie de manger les imprudents. Chimiquement parlant, la chair humaine était indigeste. Un vers trop gourmand se retrouvait donc avec un obstacle bouchant son tube digestif linéaire. Il finissait par mourir de faim. Et l'humain, lui, mourait étouffé, noyé dans les sucs ou écrasé par les contractions. Plusieurs enfants étaient déjà morts comme cela.

Le vers s'approcha. Il avait senti la présence de quelque chose. Il n'avait pas d'yeux, se déplaçant dans un environnement sans lumière. Mais il était capable de ressentir son environnement de mille autres façons. On les soupçonnait d'être ainsi dotés d'un système d'écholocation, comme les chauve-souris terrestres.

Sur ses gardes, Adam regarda dans la direction du vers. Il entendait la reptation sur le sol d'humus. Le bruit était caractéristique. Dans l'obscurité, évidemment, Adam ne vit rien. Mais le bruit était fort, l'individu devait être de belle taille. Peut-être d'un diamètre supérieur à sa taille et d'une longueur d'une

A u l o i n

dizaine de mètres. Certains individus atteignaient ces dimensions impressionnantes. Ceux-là pouvaient supporter sans difficulté de manger des humains qui ressortaient pratiquement intacts à l'arrière du tube digestif, juste couverts des excréments issus des autres nourritures absorbées.

Les vers semblaient pratiquement immortels, se contentant de grandir au fil du temps. Mais, bien sûr, ils se dévoraient entre eux. Il pouvait arriver qu'ils soient foudroyés. Et, enfin, s'ils survivaient assez longtemps, leur mort provenait des effets même de leur taille : ils devenaient incapables de se mouvoir et de se nourrir. Ils étaient alors souvent dévorés vifs par leurs congénères. Les colons humains avaient assisté plusieurs fois à de telles scènes. Parfois, dans l'agonie, un vers se reproduisait une dernière fois, perdant des excroissances qui deviendraient des clones de lui-même.

L'haleine fétide fit grimacer Adam. L'animal était tout proche. Mais Adam ne bougea pas. Il sentit l'adrénaline s'accroître dans son sang, son excitation grandir. Il allait défier un géant.

La bouche était ouverte. Adam ne voyait rien mais il n'en avait pas besoin. L'odeur était forte, le bruit de reptation tout proche. L'humain fit quelques pas de côté pour se placer derrière le tronc d'un arbre. La reptation changea de direction. Adam n'avait aucun doute : les vers pouvaient ressentir leur environnement.

A u l o i n

Les lèvres gigantesques se resserrèrent sur le tronc de l'arbre. Il y eut des craquements. De l'eau jaillit quand le canal central implosa. La plante allait mourir.

Adam recula et se mit sur le côté, suffisamment pour que le tronc s'écroulant ne le touche pas. Brutalement, la lumière pénétra l'endroit : les feuilles qui obstruaient le ciel étaient descendues avec le reste de la plante.

Alors Adam le vit. Le vers avait un diamètre supérieur à sa taille, comme il l'avait anticipé. Il aurait pu l'avalier sans dommage. Quelle longueur avait-il ? Entre quinze et vingt mètres selon l'estimation du Premier Né.

Les feuilles craquaient. Elles étaient broyées progressivement par le mouvement des lèvres qui se refermaient sur elles. Elles n'étaient que l'extrémité de l'intestin. L'animal se déplaçait par reptation et il avalait selon un mécanisme très proche. Pas de dent, pas de langue, pas de dard. Le vers était extrêmement simple dans son fonctionnement, extrêmement primitif.

Un tel animal avait-il jamais existé sur Terre ? D'après les mères, rien de semblable n'avait jamais été retrouvé parmi les fossiles. Les créatures terrestres semblaient toutes nettement plus évoluées, même les plus primitives des plus primitives trouvées en fossiles.

L'écart évolutif entre l'humain étranger et le vers autochtone ne se chiffrait pas en centaines de millions d'années mais en milliards. Le point capital que

A u l o i n

semblaient avoir raté faune et flore de Gagarine, c'était le sexe. Les individus étaient des clones de leurs prédécesseurs. L'évolution semblait en être fortement ralentie.

Adam ne pouvait que constater l'écart. Mais il ne parvenait pas à mépriser la masse gélatineuse qui était devant lui. L'animal avalait imperturbablement son repas. C'était son seul objectif.

Puis l'humain fut distrait. Quelque chose lui chatouillait un pied. Puis l'autre. Il regarda le sol. Une dizaine de vers de taille modeste, le plus petit ayant une taille similaire à celui d'un doigt, le plus gros pouvant guère se targuer d'être trois fois plus imposant, se précipitait vers les déchets végétaux qui échappaient au géant.

L'attaque du géant était une aubaine pour eux : de la nourriture pratiquement tombée du ciel, issue de la destruction d'un arbre qu'ils auraient été incapables d'abattre. C'était jour de fête pour les vers de taille modeste.

Il était temps pour Adam de rentrer. Il fit donc demi-tour et replongea dans l'obscurité de la forêt. Il n'eut pas loin à aller. Il redéboucha vite sur la vaste clairière où les humains vivaient, au pied de la montagne avec les grottes.

Il avait du travail.

Au loin

12

Le Comité se réunissait toujours sous la présidence du directeur des navigateurs, même si Ow n'était plus un bolide lancé dans l'espace interstellaire. Chaque directeur avait gardé la place attachée à sa fonction autour de la grande table de pierre, taillée dans la matière d'Ow et polie par fusion au laser, comme les parois des lieux occupés par les humains. Les titulaires de chaque place avaient changé plusieurs fois, bien sûr, au fil de la traversée entre le système solaire et celui de Tau Ceti. Deux évolutions avaient été nécessaires : l'une, prévue, avait consisté à ajouter le fauteuil du directeur des technologies ; l'autre, imprévue au départ du vaisseau, avait amené à dédoubler le poste de directeur de la colonisation lorsqu'il s'était avéré possible de coloniser deux planètes.

Une telle réunion était toujours retransmise en direct sur tous les écrans possibles dans le vaisseau.

Et, cette fois, tous les Owns regardaient. Pas un seul ne voulait rater cette réunion. Les situations de crise étaient rares, très rares.

L'ambiance était tendue. Chaque directeur était assis. Akira Haneda, au bout de la table, se leva, visiblement très tendu. Il déclara d'un trait : « la séance

A u l o i n

du Comité des Directeurs est ouverte. La parole est au directeur des technologies. »

Le président se rassit et son immédiat voisin de droite se leva alors. Kenturo Narita était chauve et imberbe, plus âgé qu'Akira Haneda. Réputé pour son calme en toutes situations, il semblait cette fois particulièrement stressé.

« Mesdames et Messieurs les directeurs, je tiens à réaliser deux déclarations liminaires avant que nous entamions les débats probablement les plus importants depuis la décision de coloniser simultanément Gagarine et Armstrong. Tout d'abord, je tiens à saluer la clairvoyance de notre collègue Paul Blagnac dont le sens de l'observation nous amène à nous réunir aujourd'hui avant qu'il ne soit trop tard. Ensuite, je confirme donc ses observations qu'il nous a communiquées. »

Il y eut une sorte de vague d'effroi qui parcourut d'abord la salle du Comité puis l'ensemble de Ow. Plusieurs directeurs avaient les yeux humides, une main leur cachant la bouche. Paul Blagnac restait impassible, livide, figé. Beaucoup de regards s'étaient tournés vers lui mais il n'avait rien à déclarer de plus que l'alerte qu'il avait déclenchée.

« Un dysfonctionnement est apparu dans les flux d'azote liquide, impactant le refroidissement et donc la survie de dizaines d'embryons. Plusieurs kelvins de réchauffement. Comme le phénomène était encore limité

A u l o i n

et, surtout, sur un parcours non-linéaire, aucune alerte automatique ne s'était déclenchée. »

« Les alertes automatiques n'avaient pas été conçues pour relever ce genre de cas » justifia agressivement Antonio Barajas, directeur des roboticiens.

« Personne ne vous met en cause » trancha Akira Haneda. Il se tourna ostensiblement vers les deux directeurs de la colonisation, situés en face de lui.

« Susan, Paul, quelles sont les conséquences ? »

Tremblante, Susan Heathrow se tourna d'abord vers Paul Blagnac qui resta d'abord silencieux. Puis il opina, invitant sa collègue à prendre la parole.

« Si nous ne voulons pas perdre de nombreux embryons, il faut accélérer leur placement en couveuse. Donc les descendre rapidement. Notre prochaine étape est Gagarine. Je pense donc que c'est à Paul de nous en dire plus. »

« Je confirme ce que vient de dire Susan. Il est possible de descendre les couveuses de réserve sur Gagarine ainsi que tous les lots problématiques lors de notre prochain passage aux environs de cette planète, dans quinze jours gagariniens. Nous pourrons alors traiter tous les embryons. Les Premiers Nés sont désormais suffisamment grands pour pouvoir aider à l'éducation des jeunes si les Mères et les Pères sont dépassés. »

A u l o i n

A son tour, Susan Heathrow opina. Elle respirait fortement par la bouche et ne pouvait pas cacher son envie de pleurer. Elle savait que la situation condamnait le rythme de la colonisation d'Armstrong qui resterait très en retard sur Gagarine. Fallait-il même, dans ce cas, renoncer à Armstrong ? Elle s'était battue pour qu'il y ait deux colonisations conjointes et non pas une seule. Elle venait elle-même d'accepter de fortement perturber son propre plan de développement.

Une femme blonde restée discrète se pencha en avant et demanda la parole. Elle fut la première à esquisser un sourire.

« Oui, Beatrix ? » l'interrogea le président.

Beatrix Schönefeld, directrice des programmes éducatifs, parla calmement, avec la douceur et la gentillesse que chacun lui connaissait.

« Sur Gagarine, je confirme que les Premiers Nés sont aptes à progressivement prendre le relai des Mères. De toutes façons, ils seront obligés rapidement de le faire. Comme vous le savez, la première grossesse naturelle locale a été confirmée. Eve accouchera dans quelques mois et cela a semé un certain émoi dans leur petite communauté. L'annonce d'une brutale accélération de la colonisation sera un autre stimulus les poussant vers l'âge adulte. »

A u l o i n

13

Le vent glacé vint frapper le visage de la jeune fille blonde. Hélène Jaune était presque du même âge que Deucalion ou Noah : elle aussi était parmi les Premiers Nés d'Armstrong. Elle ne savait pas trop pourquoi les garçons, notamment Deucalion, regardaient sa poitrine régulièrement. Mais elle trouvait que celle-ci était nettement plus jolie, harmonieuse et volumineuse que celle de Noah. Les garçons ne s'y trompaient pas.

Et puis elle n'était pas une fantôme des couloirs souterrains. Hélène Jaune ne pensait qu'à sortir. Elle avait bien sûr revêtu le pantalon et la veste de protection pour éviter de mourir de froid. L'être humain n'était décidément pas conçu pour vivre sur Armstrong et l'adolescente enviait terriblement ceux qui avaient eu la chance de naître sur Gagarine. Les vidéos qu'on en recevait montrait un paradis chaud, pas une immense plaine glacée à peine vallonnée et entrecoupée de glace.

L'adolescente bondit par dessus une petite rivière gelée. Son existence démontrait que la glace n'était que superficielle, sinon cela n'aurait pas été une rivière mais un lac, une flaque. La sphaigne était en train de la coloniser. Il devait donc y avoir eu une rupture de glace récente ayant fait couler la seule vie

Au loin

autochtone de la planète. Dire que, si on excepte ce qui provenait de la Terre, il n'y avait sur Armstrong aucun virus, aucune bactérie, aucun animal. Sur toute la surface de la planète, il n'y avait que cette épouvantable sphaigne. Elle avait un cycle qui l'amenait, quelque part, à s'auto-dévoré.

Les volcans répandaient régulièrement des nutriments issus du cœur de la planète, brûlant la sphaigne sur des kilomètres-carrés. Mais elle n'en revenait que plus fortement pour dévorer ces richesses du manteau planétaire, animée par l'énergie de Tau Ceti.

La sphaigne dévorait aussi la glace. En y introduisant des sels, elle la liquéfiait grâce au phénomène bien connu de l'abaissement du point cryogénique. Et son organisme s'alimentait de cette eau pour grossir. Elle était parfois très épaisse, dépassant une hauteur d'un mètre.

En faisant des découpes (on ne savait jamais s'il fallait parler de forage ou de bûcheronnage ou d'autre chose), les humains avaient commencé à étudier cette singulière forme de vie. Hélène marchait dessus. Il n'était d'ailleurs pas possible de procéder autrement sur cette fichue planète. Le moindre caillou était par défaut couvert de sphaigne. Seules les vastes étendues d'océan restaient vierges. Et encore. Il n'était pas rare que des sortes de bras s'étendent à leur surface. Mais

A u l o i n

couvrir les océans glacés semblait trop compliqué, hors de la portée de cette forme de vie.

Marcher, bondir, courir : tout cela se faisait sur la sphaigne ou dans les profondeurs des couloirs souterrains. Il y avait peu d'exception. Même la petite île où se situait la piste d'atterrissage était partiellement recouverte et le serait totalement sans découpe.

En ce moment, Hélène réalisait des études sur la jeune sphaigne. C'est pourquoi elle se dirigeait vers l'île. Elle pourrait effectuer des prélèvements sur le bord, sur la limite qui progressait chaque jour pour ré- envahir la base.

Mais elle n'avait pas voulu sortir au plus près. Elle aimait le vent glacé lui fouettant le visage. Elle aimait détester cette planète mais, au fond, elle l'aimait au moins autant qu'elle prétendait la haïr.

Et puis la sphaigne était bien pratique. Elle était immangeable et même toxique. Mais sa matière servait à bien des fabrications : les chaussons de la jeune fille comme son manteau et son pantalon étaient à base de sphaigne. De la sphaigne écrasée, desséchée mais de la sphaigne tout de même. Elle était riche en fibres qui ressemblaient à certains plastiques terrestres.

Debout sur un monticule, sans que l'on puisse savoir si le terrain connaissait ici une élévation ou bien si c'était la sphaigne qui y était particulièrement épaisse, Hélène Jaune regarda autour d'elle. Le paysage était certes assez monotone selon l'avis d'un

A u l o i n

Terrien, ou si on le comparait aux vidéos représentant la Terre, mais il s'en dégagait tout de même une sorte de magie. A quelques kilomètres, il y avait le plein océan, une des plus vaste étendues de glace libre de sphaigne de la planète. Selon les relevés effectués par radars, l'océan pouvait avoir une profondeur de plusieurs centaines de mètres dont seule une pellicule superficielle était glacée. D'un autre côté, juste en bas du monticule, on voyait le bras de mer partiellement libre de sphaigne, et, de l'autre côté, l'île où atterrisaient les vaisseaux provenant de Ow.

Ecartant les bras dans le vent glacé, se laissant envelopper par lui, Hélène se mit à rire. Elle était heureuse. Elle était heureuse de se sentir ici, à l'air libre, enveloppée par le vent glacé. Elle était heureuse de ne pas être au milieu des autres êtres humains mais seule, maîtresse d'un domaine désert et gelé.

Anticipant la mission d'Hélène, le père qui, normalement, assurait le nettoyage constant de la piste s'était arrêté la veille. Il était immobile au bord de la zone d'atterrissage. Déjà, la sphaigne l'avait rejoint, formant comme une continuité avec la carapace de plastique à base de sphaigne ajoutée par dessus les organes métalliques, coque visant à protéger du froid les délicats mécanismes du robot.

A u l o i n

14

Jamais une descente n'avait été aussi massive. La préparation fut laborieuse : non seulement il fallait préparer des embryons en masse mais aussi envoyer les couveuses de réserve. Certains embryons en zone problématique avaient pu être déplacés, ce qui était inédit. Il avait fallu relancer la circulation de l'azote liquide et vérifier que, cette fois, tout fonctionnait dans des zones vidées des embryons envoyés au fil du temps sur Gagarine ou Armstrong.

Face à la saturation des couveuses, Susan Heathrow s'était prise à rêver que l'on ne descende que les quantités habituelles d'embryons. Mais un tel déplacement d'embryons n'était pas dans les procédures documentées. Le Comité estimait donc qu'il s'agissait d'un risque considérable pris en extrême urgence. Impossible de recourir à cette procédure au-delà du strict nécessaire. Et il avait été décidé de conserver les noms des futurs embryons en fonction de leur zone d'origine sans le mettre à jour avec le nom de leur zone d'accueil. Il ne fallait pas déranger la subtile harmonie des répartitions afin de garantir la variété des noms et la plus grande diversité génétique possible sur chaque planète.

A u l o i n

Bien entendu, Susan Heathrow n'avait opposé aucune difficulté à envoyer ses propres troupes au secours de Paul Blagnac. Ce dernier accepta ces renforts avec, officiellement, joie. Mais il fallait former rapidement les effectifs transférés aux subtilités de Gagarine. La plus grande difficulté fut, finalement, de combattre une idée bien ancrée dans l'imaginaire de tous : Gagarine est un paradis et Armstrong un enfer glacé où tout est plus compliqué.

Chaque soir, Paul Blagnac rentrait dans son cube absolument épuisé. Mais également ravi. La décision de coloniser Armstrong lui avait ôté la moitié de son rôle. Il retrouvait, quelque part, la grandeur enfuie.

Et, dans son sommeil, il rêvait souvent d'une flotte immense de navettes couvrant le ciel de Gagarine. Il n'y avait ni couveuse, ni embryons. Mais c'étaient des femmes et des hommes adultes qui sautaient des navettes en plein ciel, utilisant ces étranges objets qu'il avait vus en vidéo et que l'on y nommait des parachutes.

Toute l'humanité semblait alors transférée sur Gagarine tant la planète était peuplée. Et, au milieu de la Nouvelle Humanité, on hissait sur un pavois le Père ultime de toutes ces femmes et tous ces hommes : Paul Blagnac. Il était leur dieu.

Au réveil, Paul Blagnac ne gardait qu'un souvenir nébuleux de ses rêves.

A u l o i n

15

Bondissant malgré la gravité plus importante que sur Terre et à laquelle tous les habitants d'Armstrong étaient désormais habitués, Hélène Jaune se dirigeait vers la piste d'atterrissage. Celle-ci lui sembla un instant bien plus petite que dans ses souvenirs. Mais elle aperçut la porte la plus proche, celle dont sortaient les paresseux, les fantômes de couloirs souterrains, celle par où on faisait pénétrer dans la colonie les embryons dans leurs navettes. Cette porte était noyée dans la sphaigne. Celle-ci avait prodigieusement progressé en une nuit et couvrait une bonne part de la piste. Le père serait furieux de devoir rattraper tout ce travail, tout cela à cause des prélèvements d'Hélène Jaune.

D'ailleurs, le père était lui-même entouré de sphaigne. « C'est étrange » songea Hélène Jaune. Il lui semblait bien que, lorsqu'elle avait rempli ses poumons d'air glacé au sommet de la colline, la sphaigne n'était pas aussi loin. Or il n'y avait eu guère que quelques minutes entre les deux instants.

Les filaments relayant la sphaigne continentale et celle de l'île étaient bien nombreux par rapport au souvenir de la jeune fille. Elle s'engagea sur la surface de glace en évitant ces filaments. Ils fragilisaient la glace comme chacun savait sur Armstrong.

A u l o i n

Il y avait eu bien moins d'accidents sur cette planète que sur Gagarine. Armstrong ne possédait pas de vers géants capables de vous gober. Il n'y avait que la sphaigne, la sphaigne à perte de vue. Les accidents se résumaient donc à des fractures de gamins jouant sur la glace et ayant glissé. Ainsi que, il est vrai, à deux noyés. Il n'y avait eu que ces deux morts et leur souvenir était souvent rappelé pour l'éducation des plus jeunes. La glace pouvait rompre quand elle était fragilisée par les filaments de sphaigne. Les pères avaient même renoncé à récupérer les corps : l'opération aurait été trop complexe voire impossible avec les moyens disponibles.

Mais, comme une industrie locale était sur le point d'éclorre, il serait possible, bientôt, de fabriquer des sous-marins. Pour l'heure, les fonds océaniques n'avait fait l'objet que d'examen par radar. Il n'y avait rien au fond, si ce n'est la roche.

Par radar, les pères avaient pu constater que les corps des deux morts se décomposaient très lentement. Les bactéries d'origine terrestre n'aimaient pas les profondeurs glacées et elles seules pouvaient être à l'œuvre.

Un craquement. Hélène Jaune avait entendu un craquement. Elle regarda la glace. Il n'y avait aucun doute : une fissure était apparue. La jeune femme se mit à courir, paniquée, poursuivie par la fêlure brisant l'étendue glacée.

A u l o i n

16

Comme les mères l'avaient demandé, Eve avait considérablement réduit ses activités. Elle grossissait à vue d'œil, ce qui entraînait un certain mécontentement d'Adam et une grande curiosité chez les Gagariniens et surtout les Gagariniennes. L'humeur de la jeune fille variait au cours de la journée, ce qui n'était guère dans ses habitudes, et cela perturbait Adam. Quant à Eve, elle était quelque part ravie d'être ainsi le centre de toutes les attentions mais semblait aussi regretter l'époque où elle pouvait s'isoler avec Adam. Elle racontait qu'elle sentait bien l'enfant grandir en elle. Et ce même si les mères disaient qu'il était un peu tôt pour cela. Tous les jours, des filles ayant presque le même âge que la future première mère humaine de la planète venaient voir son ventre et poser des questions.

Tous avaient l'habitude des naissances issues des couveuses. Le couvercle s'ouvrait, le bébé était extrait par un bras métallique portant un berceau, un nettoyage complet était opéré et la couveuse se remettait en route lors de la livraison suivante d'embryons. Mais comment un bébé pourrait-il sortir du ventre d'Eve ? Son ventre allait-il s'ouvrir et un bras en sortir ? Les mères avaient dit que non. Le bébé sortirait par là où Adam avait « déposé sa semence », après que la voie se soit dilatée

A u l o i n

suffisamment. Seuls Adam et Eve suivaient pour l'instant des enseignements particuliers associés à des examens médicaux qui permettaient de voir dans le ventre d'Eve.

Adam était perturbé par Eve, son ventre qui grossissait et ses sautes d'humeur. Mais ce n'était pas tout. Dans le ciel, se détachant parfois sur la surface éclatante de Tau Ceti, l'ombre d'Ow aussi grossissait. Et les mères avaient averti qu'il y aurait beaucoup d'envois de matériel et d'embryons lors de ce passage.

Le travail était donc intensif sur Gagarine. Les Pères travaillaient plus que d'habitude mais c'était aussi le lot des enfants de la planète. Il fallait agrandir les endroits où étaient installées les couveuses, les stockages de capsules, les futures demeures de toute cette population et ainsi de suite.

Plus Ow approchait, plus le ventre d'Eve s'arrondissait, et plus Adam était nerveux. Alors que, fatigué, Adam Bleu regardait Tau Ceti se coucher à l'horizon depuis le haut d'une colline, John Vert vint le rejoindre, hésitant à parler tout en glissant ses doigts dans ses cheveux sombres et crépus.

« Adam, crois-tu que le moment est venu pour nous de ne plus être des enfants des mères ? »

« Elles disent que nous devons nous-mêmes devenir des mères et des pères. Devenir adultes. »

Silencieux, John Vert hocha la tête, dubitatif.

A u l o i n

17

A bout de souffle, Hélène Jaune arriva sur l'île. Elle se retourna. La brèche était béante, ramifiée, et des glaçons semblaient remués par des émanations de la sphaigne. La jeune fille s'assit sur le sol, au bord des larmes. Oui, elle avait failli mourir. Pourtant, ce n'était pas la première fois qu'elle franchissait ce bras de glace. Pourquoi, cette fois, la glace avait-elle cédé ? La sphaigne était-elle trop présente dans le détroit ?

Tout d'un coup, Hélène Jaune ressentit une étrange prémonition. La sphaigne semblait s'être légèrement affaissée sous son poids. Et ses chaussures comme son pantalon adhéraient étrangement au sol, comme si les vêtements se souvenaient de leur origine.

La jeune fille eut du mal à se lever et elle crut un instant qu'elle serait obligée d'abandonner ou de déchirer son pantalon. Puis il lui fallut bien des efforts pour récupérer une mobilité de ses pieds sans retirer ses chaussures. Etrange. C'était la première fois qu'un tel phénomène se produisait.

Il était temps de passer aux choses sérieuses. Et, pour rentrer, elle utiliserait la porte de l'île. Elle n'avait plus envie de rester en surface, sur la sphaigne ou la glace. Il ne restait que quelques mètres jusqu'au bord de la piste.

A u l o i n

Elle se mit à marcher et pénétra rapidement sur la zone normalement dédiée à la piste mais couverte de sphaigne. A cet endroit, elle était encore fine.

Hélène Jaune prit son couteau-grattoir et commença à découper la sphaigne pour rejoindre la surface de la piste. Mais la substance semblait tenter de lui échapper. Bien sûr, on savait que la sphaigne pouvait, en une certaine mesure, projeter des filins sur la glace et les mouvoir mais jamais on n'avait observé un mouvement sensible, visible à l'œil nu.

Sentant son ventre se contracter et de la transpiration froide couler dans son dos, la jeune fille se releva et recula tout en regardant l'endroit où elle avait tranché la sphaigne. La coupure se refermait rapidement. La substance reprenait sa forme originelle. A l'inverse, là où Hélène posait ses pieds, la sphaigne semblait se déformer, s'enfoncer. Elle poussa un cri et courut vers le centre de la piste d'atterrissage. Mais elle ne le trouva pas. Toute l'île semblait couverte de sphaigne. Or la jeune fille était persuadée qu'elle avait bien vu la piste quelques minutes plus tôt.

« Père ! » appela-t-elle en hurlant vers la créature métallique immobile.

Mais le père n'eut aucune réaction. Il semblait, en bien des endroits, couvert de sphaigne même si sa masse en dépassait encore pour l'essentiel. Là encore, Hélène Jaune constatait une avancée de la sphaigne à

A u l o i n

une vitesse sensible. A cette allure, le père disparaîtrait totalement dans la sphaigne dans une heure ou deux.

Et la créature métallique, habituellement prompte à l'action, se laissait couvrir par l'envahisseur. Même les voyants de veille, auprès des yeux électroniques, semblaient éteints. A moins qu'ils soient couverts de sphaigne. Non, il n'y avait pas encore de sphaigne sur le visage du père. Les lumières étaient bien éteintes. Jamais cela n'était arrivé.

Sentant la panique l'envahir, Hélène Jaune se précipita vers le père. Elle se plaça devant le visage artificiel, tapant sur le front métallique à grands coups du plat de la main tout en hurlant. Mais le père n'avait aucune réaction. La peur devint de la rage, les coups et les cris s'intensifièrent sans le moindre effet.

Alors la jeune fille regarda la porte, l'entrée des souterrains, la voie vers les autres humains, qui n'était qu'à quelques mètres. Elle semblait avoir disparu sous la sphaigne. Mais la couche était encore mince. Hélène Jaune regarda le couteau qu'elle portait. Oui, il devrait suffire à dégager la porte. Mais, quand elle voulut marcher vers l'entrée des souterrains, elle ne put décoller les pieds du sol. Les chaussures semblaient absorbées par la sphaigne. Et d'étranges picotements s'emparaient de ses pieds et de ses jambes, comme si quelqu'un la chatouillait. Puis cela devint douloureux.

La sphaigne absorbait les chaussures faites avec sa propre matière. Elle recolonisait la substance qu'on

A u l o i n

avait fabriquée avec ses propres branches. Et les pieds de jeune fille qui étaient engoncés dedans devaient être vus comme les véritables envahisseurs. Ce qu'ils étaient d'ailleurs.

Hélène Jaune hurla. Elle hurla de peur d'abord. Puis elle hurla surtout de douleur. Elle ne parvenait à se maintenir debout qu'en se retenant à la masse inerte du père, aux aspérités de la machine familière. Des premiers filaments qui montaient sur la carrosserie s'incrustèrent alors sous les ongles de la jeune fille. Elle retira ses doigts comme si elle s'était brûlée.

Baissant la tête, Hélène Jaune vit que la sphaigne avait entièrement recouvert ses chaussures et commençait à intégrer son pantalon. La douleur gagnait, comme si la jeune fille se faisait dévorer vive. Les filaments pénétraient sa chair. Elle les sentait s'activer. Elle sentait la sphaigne bouger en elle.

Elle hurla. Douleur. Désespoir. Hurler. Pleurer. Panique.

Elle s'effondra alors sur le sol couvert de sphaigne.

Puis elle cessa de hurler.

Le silence revint à la surface d'Armstrong. Un silence glacé, juste perturbé par le vent, la bise portant des débris de glace, de la neige.

A u l o i n

18

Épuisé, Paul Blagnac retira sa ceinture et la posa sur ce qui s'apparentait à une table de nuit puis il ouvrit le couvercle de son lit. Il s'allongea. Par commande vocale, il ordonna la mise en place sur le grand mur du fond d'une vision temps réel de Gagarine avec un compte à rebours avant extinction de trente minute. Par contre, il éteignit immédiatement la lumière principale de son cube. Enfin, il referma son lit.

Le couvercle transparent lui permettait de voir le phénomène qu'il souhaitait observer tout en s'endormant. Ce n'était pas très exceptionnel, loin s'en faut. Mais c'était beau.

On ne voyait qu'à peine, dans un coin, Cyrano. La géante gazeuse allait passer entre Tau Ceti et Gagarine. La taille et la distance de Cyrano étaient telles que l'éclipse serait très partielle, de type annulaire. Rien à voir avec les éclipses que l'on voyait sur des vidéos d'archive provenant de la Terre. A la manière de la Lune pour la Terre, Laïka pouvait bien sûr provoquer des éclipses complètes sur Gagarine. Mais le phénomène était rare et très localisé. A l'inverse, les éclipses dues à Cyrano étaient certes plus fréquentes mais très partielles et couvrant la moitié de la planète.

A u l o i n

En l'occurrence, la colonie humaine établie sur Gagarine était à cet instant en pleine nuit. Le petit cône d'ombre de Cyrano ne serait donc pas visible par ceux que Paul Blagnac aimait à désigner comme ses enfants. Il ne les avait d'ailleurs pas même prévenus.

Laïka s'approchait d'Ow. Le vaisseau géant irait se placer, comme d'habitude, sur l'orbite géostationnaire, donc beaucoup plus près de Gagarine que ne pouvait l'être le seul satellite naturel de la planète. Croiser l'orbite de la boule de roche et de glace ne posait aucune difficulté et les pilotes étaient habitués.

S'abîmant dans la contemplation de la planète, de son satellite et, au loin, de la géante gazeuse et de l'étoile, Paul Blagnac commençait à sentir le sommeil l'envahir. Oui, il était épuisé. Mais, quelque part, il cherchait autant à s'endormir qu'à continuer d'admirer le formidable spectacle cosmique.

Enfin, les paupières se fermèrent. Paul Blagnac glissa dans l'inconscience.

Le lendemain débiterait la plus grande descente jamais organisée sur Gagarine. Était-ce le sommet de sa carrière, de sa destinée, de sa mission eschatologique ? Difficile à affirmer. Les premiers établissements, près de vingt années terriennes plus tôt, avaient été bien plus complexes et délicats.

Brutalement, une alarme sortit Paul Blagnac des brumes de son premier sommeil.

A u l o i n

19

Dans un coin de la vaste clairière, les capsules s'entassaient. Elles étaient gardées là et utilisées en cas de besoin, notamment comme source de pièces détachées pour réparer les pères et les mères. Adam Bleu regardait l'amoncellement. Des plantes bleues commençaient à vouloir reconquérir l'endroit. Mais l'espace de stockage avait été au contraire agrandi récemment : de nombreuses capsules allaient arriver sur Gagarine très bientôt. L'ombre de Ow se voyait désormais dans le ciel, même en plein jour, pour qui savait regarder.

Les maisons, de pierre et de terre avec leurs toits de feuilles tressées, continuaient elles aussi à se multiplier. Adam Bleu avait laissé une équipe de jeunes d'une dizaine d'années travailler sur le modelage de briques. Le matin, ils allaient à l'école. Après le déjeuner, c'était l'heure des travaux manuels, du moins pour les jeunes. Plus on grandissait, plus la place des travaux s'accroissait. Et des cours complémentaires étaient donnés en soirée aux plus doués. Adam en faisait partie : on lui apprenait le fonctionnement du corps humain. Les mères voulaient faire de lui un médecin, quelqu'un qui soigne. Eve recevait aussi un enseignement en biologie mais, en plus de ce qui

A u l o i n

concernait son futur accouchement, plutôt de la biologie gagarinienne et de l'écologie locale. Les mères lui parlaient aussi de la biologie et de l'écologie terrestres, pour aider à l'adaptation des espèces terrestres végétales et animales à Gagarine. John Vert, lui, passait son temps depuis longtemps à bidouiller du métal. Ses cours concernaient l'électronique et l'électricité. Il avait réussi à construire quasiment seul une éolienne.

Pour d'autres, les cours se confondaient avec les travaux manuels. Certains devenaient forgerons ou maçons.

Mais il s'agissait, pour Adam Bleu, en cet instant, de remplir une mission précise. Celle-ci lui avait été confiée par une mère.

Il s'enfonça donc de nouveau dans la forêt, cette fois avec une machette fabriquée par un jeune apprenti forgeron prometteur. On évitait de faire fondre le métal des capsules ou même des pièces usées des mères et des pères. C'était difficile : il fallait faire monter la température très haut dans le four. Mais on avait trouvé du minerai presque affleurant pas très loin de la colonie. L'extraire, faire fondre le métal et utiliser les déblais dans les briques pour fabriquer les maisons : une petite industrie était née entre les mineurs et les forgerons. Le travail y étant difficile, il fallait avoir au moins onze ans pour y travailler et, en plus, la durée quotidienne était plafonnée à deux heures. Plusieurs

A u l o i n

fois, Adam avait dû aider des mères à soigner des mineurs qui s'étaient blessés.

Laissant la fin de la route derrière lui, Adam Bleu commença à trancher des feuilles un peu au hasard, à droite et à gauche. Les feuilles tombaient, laissant un peu de lumière pénétrer ici ou là, assez pour permettre à Adam Bleu de progresser sans risquer de croiser un vers géant. Il veillait à faire un maximum de bruit en marchant. Les vibrations sur le sol éloignaient les vers, persuadés d'avoir affaire à un vers bien plus gros qu'eux-mêmes.

En se retournant, Adam Bleu vit que, au contraire, dès qu'il s'était un peu éloigné, une foule de vers venait se disputer les débris de feuilles voire se manger les uns les autres.

Un géant ne s'éloigna pas en l'entendant. Au contraire, il semblait le rechercher en rampant vers l'humain. Adam Bleu changea alors de tactique. Il se fit silencieux et amorça une large courbe, laissant le géant passer à côté de lui, sans le remarquer faute d'yeux. L'animal eut droit peu après à un festin, tombant sur la foule de petits vers dévorant les feuilles tombées.

Pendant que le vers géant était occupé (était-ce le même qu'il y a quelques jours ?), Adam Bleu reprit son trajet. Il se demanda si on pourrait utiliser les vers pour tracer la route. Non, ils étaient trop stupides et, de toute façon, ils étaient incapables de vraiment raser les arbres.

A u l o i n

Au bout de deux heures de marche, Adam Bleu arriva au bord de la falaise, là où il fallait qu'il vienne. La faille devait être haute d'environ vingt mètres et, au fond, il y avait une rivière. On voyait une petite cascade pas très loin. Il n'y avait pas de falaise en face mais juste une plaine plus basse. Au loin, il y avait un océan. Adam Bleu n'avait jamais marché assez loin pour y arriver mais il l'avait déjà aperçu plusieurs fois.

Des arbres semblaient s'être effondrés depuis le bord de la falaise. Ils étaient plantés trop près et, quand ils grossissaient de trop, le terrain cédait. Mais cela ne les tuait pas irrémédiablement. Certains parvenaient à survivre, accrochés bizarrement à la falaise.

Avec sa machette, Adam Bleu commença à abattre des arbres autour de lui. En quelques minutes, il fit un petit demi-cercle de plusieurs mètres, jetant les feuilles dans la rivière coulant au pied de la falaise. Puis il enfonça la lame dans le sol. Elle y pénétra assez facilement. Alors l'humain s'approcha du bord et commença à frapper le sol. En quelques instants, une petite cuvette fit son apparition à force d'éboulis.

Pas de doute : l'endroit serait facile à aménager. On voyait même quelques grottes dans la falaise. Il faudrait creuser, tailler une route jusqu'en bas. Alors une deuxième colonie pourrait naître ici.

L'histoire humaine de Gagarine allait se poursuivre. Adam Bleu venait de faire un pas décisif.

A u l o i n

20

Furieux d'être ainsi tiré de son premier sommeil, Paul Blagnac ordonna à l'alarme de s'arrêter. Mais que se passait-il ? Une telle alarme était inédite à une heure pareille. Il était d'autant plus fatigué que son cycle de sommeil s'était interrompu en pleine phase d'endormissement. Et il s'était couché épuisé. Son corps luttait de toutes ses forces contre le retour à l'activité.

La lumière principale s'était automatiquement allumée. Paul Blagnac se secouait mais ne parvenait pas encore à se lever. Il était assis sur le bord de son lit.

Puis le communicateur sonna. Paul Blagnac avait beau être épuisé, la panique commençait à l'envahir. Il appuya sur le bouton pour accepter la communication.

« Monsieur le Directeur, je suis un collaborateur du Directeur Akira Haneda. Le Comité se réunit d'urgence. Vous êtes attendu. »

« Une réunion d'urgence ? A cette heure ? »

« Oui, Monsieur, une réunion d'urgence. »

« Ow est-il en danger ? »

« Non, Monsieur, pas que je sache. »

« Et quel est le motif... »

A u l o i n

« Je l'ignore, Monsieur. Je suis désolé, Monsieur, mais il faut que j'appelle les autres directeurs. Au revoir, Monsieur. »

La communication s'interrompt. Cette fois, le cerveau de Paul Blagnac réussit à prendre le contrôle d'un corps rétif. Les hormones nécessaires se déversaient en masse dans le sang du directeur.

Tout en se levant, il ordonna par commande vocale à l'afficheur de montrer sur le grand mur du fond une vue de Gagarine. Rien d'extraordinaire ne semblait arriver. Un pointeur signalait l'emplacement de la colonie à la surface. Le ciel était dégagé. Il devait faire un temps superbe sur la colonie même si tout le monde devait y dormir.

Une réunion d'urgence du Comité des Directeurs. Incroyable.

Paul Blagnac se passa un peu d'eau fraîche sur le visage pour achever de se réveiller. Il enfila sa ceinture et, titubant encore un peu, comme s'il avait trop bu, il quitta son cube et se mit à marcher dans le grand couloir désert. Il n'y avait personne. Aucune panique générale. Aucun bruit. Tout le monde dormait dans les cubes. Seuls les directeurs avaient dû être réveillés de la sorte.

En arrivant à l'avant de Ow, Paul Blagnac retrouva des êtres humains, ceux dont c'était le tour de travailler. Mais aucun ne semblait paniqué. Chacun

A u l o i n

vaquait à ses occupations normalement. Paul Blagnac ne savait pas s'il devait trouver cela rassurant.

« Monsieur le Directeur ? » s'étonna un de ses collaborateurs alors qu'il le croisa dans le couloir.

« Il y a une réunion du Comité. Une réunion d'urgence. Je ne sais pas pourquoi. »

Le collaborateur resta bouche bée et laissa passer son chef. Enfin, Paul Blagnac parvint à la salle de réunion. Presque tout le monde semblait arrivé. Sur son siège, Susan Heathrow était effondré en pleurs. Son visage était dissimulé dans ses mains. A côté d'elle, assise sur le siège de Paul Blagnac, Beatrix Schönefeld avait enveloppé sa voisine dans un bras et tentait de la consoler. Quelque chose s'était donc passé sur Armstrong. Egoïstement, Paul Blagnac soupira. Ce n'était pas un problème sur Gagarine.

Akira Haneda ordonna soudain : « veuillez tous vous asseoir. Nous allons commencer. »

Paul Blagnac fit signe à Beatrix Schönefeld de rester où elle était. Il se dirigea vers la place ordinaire de la directrice des programmes éducatifs et s'assit sur son siège. Le dernier arrivé, Antonio Barajas, réputé pour avoir le sommeil lourd, se dirigea directement vers son siège.

Quand tout le monde fut assis, Akira Haneda salua ses pairs, s'excusant d'avoir dû ainsi convoquer une réunion d'urgence. Puis il regarda avec insistance Susan Heathrow. Chacun dirigea son regard vers la

A u l o i n

directrice de la colonisation d'Armstrong. Silence. Le silence était juste rompu par les pleurs de Susan Heathrow.

« Susan, pouvez-vous... » commença doucement Akira Haneda.

« Oui » hurla Susan Heathrow. Elle venait de retirer ses mains de sur son visage ravagé par les larmes et se sentit un peu bête d'avoir ainsi hurlé. Beatrix Schönefeld se rassit dans son siège, laissant sa voisine s'exprimer.

D'abord, elle toussa pour s'éclaircir la voix.

« Mesdames et Messieurs les directeurs, j'ai demandé cette réunion d'urgence car nous affrontons une crise d'une gravité exceptionnelle. »

Un silence.

« Tout a commencé il y a quelques heures avec la disparition inexplicée d'Hélène Jaune, une jeune fille parmi les premiers nés. Elle était en surface pour réaliser des prélèvements de la sphaigne à proximité de la piste. Puis on s'aperçut que les caméras surveillant la piste étaient toutes en panne. Toutes. Le père en charge de l'entretien de la piste était également hors circuit. »

L'étonnement, la stupéfaction, le silence. Tout le comité écoutait. Après une pause, mise à profit pour reprendre son souffle comme si elle venait d'effectuer une course de fond, Susan Heathrow reprit sur un ton mécanique, parlant trop vite.

A u l o i n

« La sphaigne avait envahi la piste, couvert le père et la porte d'accès. En quelques heures. Deucalion Jaune, le véritable premier né, a voulu sortir à la recherche d'Hélène Jaune. Il a attaqué à la machette la couche de sphaigne bouchant la porte. »

Respirer. Respirer. Il fallait qu'elle respire.

« Une mère était en train de le surveiller et de nous transmettre les images. Les mères sont programmées dans les cas de crise pour prononcer des paroles d'appel à la prudence, ce qu'elle faisait. »

Face à un nouveau silence qui s'éternisait tandis que Susan Heathrow semblait sur le point de s'effondrer, Antonio Barajas la relança sur un ton dur : « et ensuite, que s'est-il passé ? » Il sentait que les mères et les pères étaient mis en cause. Que son travail était mis en cause.

Susan Heathrow conclut, avant de s'effondrer en dissimulant de nouveau son visage dans ses mains : « les communications ont été coupées. Toutes les communications. Plus rien ne passe. »

« Cela signifie donc que l'antenne située sur la piste est tombée en panne » diagnostiqua froidement Antonio Barajas.

« Mais vous êtes bien placé pour savoir que les pères savent réparer l'antenne. Une panne est déjà arrivée. Plusieurs, même. Non, ce n'est pas une simple panne. »

A u l o i n

Antonio Barajas fronça les sourcils, réfléchissant à ce que cela pourrait signifier mais sans trouver de réponse satisfaisante. Tous les directeurs le regardaient alternativement avec Susan Heathrow, en silence. Un silence pesant s'était installé.

Le silence s'était propagé à tout Ow. Comme chaque réunion du Comité, celle-ci était retransmise en direct dans tout le vaisseau. Et personne n'osait plus faire autre chose qu'écouter. Tous étaient abasourdis.

Enfin, devant la décomposition de la directrice qui semblait en état de choc, prête à s'effondrer en pleurs ou peut-être même à se dissoudre sur place, Antonio Barajas tapa du poing sur la table et hurla.

« Mais, enfin, est-ce là l'attitude que l'on attend d'une directrice ? Combien de temps va-t-on jouer aux devinettes ? Ou à se faire peur ? Eh bien, oui, il y a une panne un peu plus longue que d'habitude. L'antenne a peut-être été abîmée par une tempête. »

Susan Heathrow reprit la parole d'une voix chevrotante, marquant sa panique.

« Vous ne comprenez donc pas ? Vous ne comprenez donc rien ? N'avez-vous pas écouté ce que j'ai décrit ? »

Ouvrant les mains et levant les épaules en signe d'incompréhension tout en regardant tour à tour chacun de ses pairs, Antonio Barajas resta silencieux et arbora un sourire narquois.

A u l o i n

« La sphaigne a attaqué la colonie et est en train de la détruire » conclut Susan Heathrow.

A u l o i n

21

« C'est tout de même extraordinaire ! »

Adam Bleu haussa les épaules. Dans toutes les émotions contradictoires qu'Eve Rouge connaissait au cours de la journée, la fascination joyeuse qu'elle manifestait en regardant dans son nouveau jouet était la plus incompréhensible. En tant que futur médecin, Adam Bleu bénéficiait d'un appareil similaire. Les mères appelaient ça un microscope.

Là où lui regardait des cheveux ou des gouttes de sang humain, des épis de blé ou des plumes de poulet, Eve Rouge, elle, n'en avait évidemment que pour des morceaux de vers ou d'arbres. A chacun sa spécialité. Mais cela n'empêchait pas qu'ils regardent chacun ce que l'autre examinait dans le cadre de sa formation. Et jamais Adam Bleu ne poussait de tels cris de ravissement.

La biologie de Gagarine n'était pas très éloignée de la biologie terrestre dans ses principes de base. La chose qui semblait avoir manqué à Gagarine, c'était le sexe. Certes, il y avait eu évolution à partir d'organismes mono-cellulaires, différenciation entre végétaux et animaux, mais, globalement, c'était tout. Il n'y avait en gros qu'une seule sorte de plante et une seule espèce animale. A l'inverse, les pseudo-bactéries,

A u l o i n

elles, semblaient beaucoup plus se différencier. Et tout ce petit monde ne se reproduisait que par scissiparité. Les bactéries se coupaient en deux parties à peu près égales, les vers et les plantes bourgeonnaient. Pas de gamète, de fleur ou quoique ce soit permettant un mélange de gènes. Il en résultait une très forte stabilité et une évolution d'une extraordinaire lenteur.

En plus, Gagarine semblait ignorer la vieillesse et la mort naturelle. Ces deux concepts ennuyaient profondément les premiers nés mais les mères les réexpliquaient régulièrement. Eh bien oui, un vers pouvait être dévoré par un vers plus gros ou bien, à force de grossir, pouvait se retrouver incapable de se mouvoir et de se nourrir et donc mourait de faim. De même, un enfant qui se faisait gober mourait. Etre tué, d'accord, c'était clair. Tomber malade et mourir, d'accord aussi. Mais vieillir et mourir spontanément...

Malgré tout, même les vers et les plantes semblaient parfois ne pas être de simples clones de leurs parents. La plupart du temps, les mutations aboutissaient à des morts précoces. Des sortes de maladie. Alors, John Vert avait eu une idée : la vieillesse, en fait, c'est une maladie qui touche tout le monde.

Une mère lui avait dit que ce n'était pas faux.

A u l o i n

22

Pourquoi avait-elle fait cela ? Noah Violet pleurait. Elle manquait d'air. Le feu avait dévoré l'air et s'était éteint. Pourtant, quand la sphaigne avait reculé, face à une forge, utiliser le feu avait semblé être une bonne idée.

En plus, comme la sphaigne dévorait les vêtements ou tout ce qui était dans la sorte de plastique fabriqué à partir de sphaigne, il avait fallu se débarrasser de tout ce qui pouvait contenir de ce plastique. Et avec l'ouverture des portes, l'arrêt du chauffage, les courants d'air glacés, il faisait froid. Le feu avait réchauffé les fuyards.

Elle était l'aînée, la Première Née. Elle ne pouvait pas reculer, cesser de protéger la dizaine d'enfants derrière elle. Ils étaient coincés dans un cul-de-sac, un couloir en construction. Ils allaient mourir.

Ils n'avaient plus de feu. Ils n'avaient plus d'air. Et, allumer la lumière de la ceinture ne servait qu'à voir progresser la sphaigne dans le couloir.

Où était Deucalion Jaune ? Noah Violet l'avait appelé mais il avait disparu dehors. Il avait hurlé quand la sphaigne l'avait recouvert.

Que c'était-il passé ? Jamais un tel phénomène n'avait eu lieu. Jamais la sphaigne n'avait montré

A u l o i n

d'hostilité. Ni montré quoique ce soit, d'ailleurs. C'était juste de la sphaigne, un truc qui recouvrait la surface solide de la planète, une espèce de végétal envahissant.

Là où Noah Violet s'était réfugiée avec une dizaine d'enfants, il n'y avait ni père ni mère. Les êtres métalliques aussi semblaient avoir été combattus et tués. Comment cela était-il possible ?

L'invasion était lente, très lente, mais inexorable. Les mères et les pères avaient tenté de repousser la sphaigne. Eux aussi avaient fini par utiliser le feu. Ils avaient fermé les portes de sécurité. Mais les portes avaient cédé, les unes après les autres.

La sphaigne les contournait. Il arrivait même que des brins jaillissent des murs de roc. Comme si la sphaigne pouvait aussi s'enfoncer dans le sol de la planète.

La mort. Noah Violet songea soudain à ce concept nébuleux et lointain. Oui, il y avait eu deux morts, noyés dans l'eau glacée, dans toute l'histoire d'Armstrong. Les mères disaient que les humains vieillissent et meurent. Mais qu'était-ce, véritablement, que la mort ? Les mères et les pères mouraient-ils aussi ? Tout d'un coup, Noah Violet eut l'impression qu'on lui brûlait les pieds. Elle hurla et recula d'un bond en bousculant un petit.

A u l o i n

23

Quelle nuit ! Paul Blagnac avait demandé à ses collaborateurs de faction de prévenir la relève qu'il serait sans doute en retard mais qu'il fallait poursuivre le travail comme prévu. Le directeur avait besoin de dormir. La réunion avait duré longtemps, trop longtemps. On débattait, on débattait, on débattait. Que la sphaigne puisse être hostile semblait tout à fait inconcevable. Et pourtant, il fallait bien expliquer ce qui s'était passé, ce qui arrivait, le silence persistant de la colonie d'Armstrong.

A un moment donné, Paul Blagnac avait demandé la parole. Il avait obtenu le silence.

« Nous pouvons continuer de palabrer des heures comme cela mais nous n'avons aucune information sur ce qui se passe sur Armstrong. Quoiqu'il puisse y arriver, nous n'y pouvons rien : nous sommes en orbite autour de Gagarine. Nous avons un problème urgent à régler : le débarquement des embryons en danger et l'expédition des infrastructures nécessaires à leur accueil. Faisons-le au plus vite et, ensuite, dirigeons nous vers Armstrong. »

« Mais si nous partons maintenant, nous avons une chance de... » l'avait interrompu, suppliante, Susan Heathrow.

A u l o i n

« Non, nous avons une certitude : la perte de tous les embryons actuellement en danger. Tous. Et cela ne changera notre moment d'arrivée autour d'Armstrong que de quelques jours. »

« Mais si toutes les couveuses de réserve sont sur Gagarine et que celles d'Armstrong sont détruites, la colonisation d'Armstrong sera alors impossible ! »

« Si nous n'envoyons pas toutes les couveuses, nous perdons des embryons. C'est une certitude. Nous ne pouvons pas en garder. J'ajoute que si Armstrong se révèle être une planète dangereuse impropre à la colonisation, nous aurons inutilement perdu les milliers d'embryons déjà envoyés depuis une quinzaine d'années. »

Restant comme paralysée quelques secondes, Susan Heathrow avait fini par s'enfouir le visage dans les mains, sans répliquer. Elle avait senti la culpabilité l'envahir. Peut-être son insistance à vouloir coloniser Armstrong se révélerait être la pire décision de l'histoire humaine. Paul Blagnac s'était alors tourné vers Akira Haneda en lui redonnant le titre utilisé lors de la traversée de l'espace entre le Soleil et Tau Ceti.

« Capitaine, combien de temps nous faudra-t-il, en accélérant au maximum, pour rejoindre Armstrong ? »

« Quelques jours mais cela sera coûteux. »

A u l o i n

24

Les vaisseaux ne cessaient pas de descendre du ciel. Les plus jeunes des Gagariniens avaient été priés de s'enfermer dans l'école, sous la garde de plusieurs mères et d'Eve Rouge. Les autres avaient été mobilisés. Tous les autres. Les pères et les mères ne pouvaient pas suffire à préparer les transferts, à dégager les pistes, à installer les nouvelles couveuses et ainsi de suite.

Le terrain d'installation des couveuses était à peine aplani. A chaque couveuse arrivant, les pères ouvraient la navette, extrayaient les morceaux et laissaient les jeunes transporter le tout sur le lieu d'installation. Là, des adolescents remontaient l'engin qui était contrôlé et branché par John Vert. Il avait fallu, en catastrophe, détourner des circuits électriques pour alimenter les couveuses. Le montage des nouvelles unités génératrices d'énergie attendrait un peu. En attendant, il n'y aurait plus de lumière le soir et les outils informatiques seraient remisés.

Adam Bleu, lui, prenait surtout soin des stocks d'embryons. Avec l'aide de plusieurs adolescents, il faisait rouler les conteneurs réfrigérés puis il insérait au plus vite les bocal dans les réservoirs pseudo-utérins. Des pères l'aidaient dans cette tâche.

A u l o i n

Des milliers d'embryons à traiter en quelques heures. Jamais Gagarine n'avait connu une telle pagaille. D'ici neuf mois, la population humaine de la planète allait faire un bond colossal. Une croissance de presque la moitié. En une seule vague de naissances.

Des robots ne s'inquiètent jamais. Ils calculent. Ils tirent des conclusions. Les mères et les pères ne s'inquiétaient donc pas. Ils se contentaient de mesurer toutes les difficultés qu'ils auraient à affronter.

Avant le début de la Grande Descente, comme l'événement serait désormais appelé dans les futurs livres d'histoire de Gagarine, une femme qui parlait rarement avait réalisé une intervention projetée sur un vaste écran par une mère. Son nom était Beatrix Schönefeld. Elle avait expliqué que tous les enfants de Gagarine allaient être formés à l'accueil des nouveaux venus. Comme chacun était destiné à être, un jour, père ou mère, cela n'était nullement un problème. C'était même une bonne nouvelle que la Grande Descente soit un motif pour accélérer l'éducation.

Même sur Ow, Beatrix Schönefeld trouvait toujours un moyen d'expliquer que tout allait pour le mieux. Elle était ainsi l'objet de petites blagues comme « comment annoncer que Ow va s'écraser sur Cyrano à la manière de Beatrix Schönefeld ? » Les réponses variaient mais faisaient rire tout le monde, la directrice des programmes éducatifs incluse.

A u l o i n

25

Pendant presque sept jours gagariniens, l'ambiance avait été tendue mais tous les Owns étaient obnubilés par la gestion de la Grande Descente, même ceux qui n'étaient pas directement impliqués. Désormais, l'urgence principale était terminée. Toutes les pensées ne se focalisaient plus sur la Grande Descente.

Après avoir achevé sa lecture des derniers rapports, Paul Blagnac soupira avec contentement. Autour de lui, toute son équipe était soulagée. Il n'y avait eu aucun incident notable. Le pire avait été ce vaisseau qui avait raté son atterrissage : un des pieds s'était brisé. Il avait fallu mobiliser plusieurs pères pour l'empêcher de basculer avant que son précieux chargement put être débarqué. Mais, au final, tous les embryons envoyés commençaient leur gestation dans les couveuses. Alors, oui, Paul Blagnac pouvait être satisfait.

Mais, dans son bureau, Susan Heathrow restait isolée, nerveuse. Un médecin lui avait administré plusieurs fois des tranquillisants. Cela lui permettait de dormir la nuit. Alors que tout Ow se consacrait à la Grande Descente sur Gagarine, elle persistait à chercher à entrer en contact avec la colonie

A u l o i n

d'Armstrong. Sans succès. Elle avait récupéré un accès exclusif aux télescopes de Ow que personne n'utilisait durant la Grande Descente. Mais rien n'était visible sur Armstrong. A chaque fois que l'alignement des planètes et la rotation d'Armstrong le permettaient, Susan Heathrow regardait l'emplacement de la colonie. On n'y voyait rien. Il n'y avait même plus cette petite surface dégagée correspondant à la piste d'atterrissage. Que pourrait-on vraiment voir à une telle distance, même avec les meilleurs télescopes ? L'atmosphère constituait un obstacle physique insurmontable pour avoir une image nette détaillée.

Enfin, Susan Heathrow se traîna plus qu'elle ne marcha jusqu'à la salle du Comité. Elle s'effondra plus qu'elle ne s'assit sur son siège. Redevenu son voisin, Paul Blagnac lui prit la main et lui sourit. « Tu as fait ce que tu as pu, tu ne pouvais rien de plus, maintenant nous allons voir ce qui peut être sauvé sur Armstrong » lui dit-il doucement à l'oreille. Elle lui sourit en retour mais trop brièvement. Elle se sentait rongée de l'intérieur. Elle avait envoyé ses enfants à la mort. Elle les avait ensuite abandonnés. Voilà quelles étaient ses certitudes. Même Beatrix Schönefeld sembla inquiète en la regardant.

Dès que chacun fut installé, Akira Haneda déclara la séance ouverte.

A u l o i n

« Paul Blagnac, pouvez-vous nous confirmer les éléments déjà diffusés, à savoir que l'opération est achevée avec succès ? »

« En effet, mesdames et messieurs les directeurs, je vous le confirme. Toutes les difficultés rencontrées ont été réglées. Pour l'heure, nous pouvons avoir cette satisfaction. Mais, dans environ deux-cent soixante-dix jours, nous aurons à gérer une explosion démographique. »

« Et d'ici là, la première naissance naturelle d'un ou d'une représentant ou représentante de la deuxième génération » compléta Beatrix Schönefeld.

« C'est vrai qu'on oublierait presque le futur enfant d'Eve Rouge... »

Il y eut quelques gloussements et sourires. Les bonnes nouvelles étaient suffisamment rares ces derniers temps pour qu'il soit agréable de les souligner.

« Peut-on maintenant parler d'Armstrong ? » demanda, d'une voix glaciale, sans même regarder ses collègues, Susan Heathrow.

La question jeta un froid. Autant se rappeler l'existence de l'enfant d'Eve Rouge était agréable, autant ramener dans l'actualité la probable catastrophe d'Armstrong faisait frémir chacun. Il y eut un silence gêné. Paul Blagnac le brisa en s'adressant à Akira Haneda.

« Quand pouvons-nous partir ? »

A u l o i n

« Rapidement. D'ici quelques heures tout au plus, le temps d'achever la préparation des installations. Conformément aux discussions de la dernière réunion, nous pouvons accélérer au maximum, comme cela a été fait lorsque nous avons quitté le système solaire. Mais nous épuiserons une bonne partie de notre stock d'hydrogène. D'autant qu'il faudra ensuite freiner. Dans les deux cas, nous aurons l'obligation d'arrimer tout le matériel, de fermer les portes, et ainsi de suite. Chacun devra être dans son cube et de préférence couché. »

« Combien de temps ? »

La voix même de Susan Heathrow glaçait les participants autant que les Owns qui suivaient la réunion sur écrans. Akira Haneda eut un bref mouvement de recul, presque de peur.

« Normalement, notre voyage aurait dû durer vingt-et-un jours. Nous allons le réduire à trois jours. »

« Et une fois sur place ? »

« Nous avons prévu d'envoyer une sonde pour comprendre ce qui se passe », précisa Antonio Barajas, livide, tant la voix sépulcrale de Susan Heathrow le choquait.

La directrice de la colonisation d'Armstrong hocha la tête, semblant approuver ce qui venait d'être dit, mais sans jamais lever le regard de devant elle, de la table. Elle était comme une zombie.

A u l o i n

26

Quitter la Terre ? Quitter le système solaire ? Bondir dans l'océan obscur des ténèbres entre le système solaire et celui de Tau Ceti ? Oui, cela avait dû être excitant. Mais Paul Blagnac était né à cent pétamètres. Il ignorait ce qu'avaient pu ressentir tous ces gens qui avaient quitté la Terre. Ils étaient tous morts, dont la plus grande partie avant même sa naissance. C'est son grand-père qui était parti de la Terre. Son père était né puis était mort durant la traversée de l'obscurité intersidérale.

Par rapport à beaucoup des actuels Owns, Paul Blagnac était avantage : il avait vécu environ vingt pétamètres dans la Grande Obscurité, avant l'entrée dans le système de Tau Ceti. Il avait vécu la Grande Décélération, durant laquelle son père était mort.

Mais, comme chacun, il était évidemment nerveux. Bien sûr, les pilotes se voulaient rassurants. Ow avait déjà accéléré à ce niveau là. Certes. Mais c'était il y a longtemps. Et aucune personne encore vivante ne l'avait jamais vécu. Et cela incluait les pilotes, bien entendu. Ils allaient appliquer des procédures bien documentées. Pour la première fois.

Tous les Owns étaient consignés dans leurs cubes personnels en dehors des pilotes et de quelques

A u l o i n

personnels indispensables. Conformément aux instructions, Paul Blagnac s'allongea dans son lit et referma le couvercle.

Il avait commandé une vue extérieure sur le mur du fond. Et il se forçait à se détendre en regardant le panorama qui s'étalait devant ses yeux. Respirer à fond puis souffler. Recommencer. Contrôler l'inspiration puis l'expiration. Voilà, cela servait à maîtriser le rythme cardiaque. En cas de stress, le corps accélérât le cœur. Mais il y avait la rétro-action : ralentir le cœur, via le ralentissement de la respiration, diminuait le stress.

Sur le mur du fond, Gagarine tournait sans se soucier de l'existence d'Ow. Laïka tournait autour de Gagarine, plus loin que l'orbite occupée par Ow. Et Ow, donc, tournait aussi. Au delà des orbites de chaque corps, on apercevait parfois Tau Ceti dont la trop grande clarté était filtrée. Surtout, il y avait le noir profond de l'espace constellé des points lumineux fixes que l'on nommait étoiles. Une d'entre elles était le Soleil. Paul Blagnac réalisa soudain que, bizarrement, il ne s'était jamais enquis de savoir où était le Soleil dans cette immensité.

Un message fut diffusé pour informer du lancement des opérations.

Paul Blagnac sentit l'accélération avant que l'éloignement de Gagarine ne soit visuellement perceptible. Mais, rapidement, la vitesse put même être

A u l o i n

constatée par la vue sur la planète et son satellite : en quelques instants, l'orbite de Laïka fut franchie.

Comme tous les autres habitants de Ow, Paul Blagnac avait l'impression soudaine de peser des tonnes. Même respirer lui était difficile. Le silence qui régnait dans les couloirs et se propageait dans les cubes individuels contribuait à l'angoisse montante.

Le noir. L'obscurité. Rien que le vide intersidéral. Et, au loin, à des centaines de pétamètres, des étoiles. Des petits points lumineux.

Enfant, Paul Blagnac s'était demandé pourquoi il était souvent prétendu dans les histoires qu'on lui racontait que les étoiles scintillaient. Elles ne scintillent pas. Elles sont là. Elles brillent, oui. Elles éclairent sans doute autour d'elles quand on est assez proche pour le constater. Mais elles ne scintillent pas. Et puis, il avait lu des documents et compris. Il avait aussi récupéré des vidéos tournées sur Gagarine : quand une étoile est vue à travers une atmosphère, elle scintille effectivement.

Ow bondissait dans l'espace. Le vaisseau géant se dégourdissait les propulseurs pour la première fois depuis des années. Il faudrait refaire un voyage vers une géante gazeuse pour disposer de nouveau d'un stock suffisant d'hydrogène et de méthane en captant ces gaz dans les effluves en orbite.

Et Paul Blagnac, écrasé par l'accélération, constatait le retour dans son esprit de la terrible angoisse. Et si tout ce qu'il voyait dans les écrans

A u l o i n

pointant vers l'extérieur était une pure illusion ? Il faudrait, quand il serait vieux et près de mourir, qu'il sorte une fois, rien qu'une fois.

Dehors, il y avait les radiations stellaires, les micro-météorites et une grande variété d'autres dangers. La carapace de rochers de Ow protégeait les habitants du vaisseau géant. Mais, quand on est près de mourir, on peut revendiquer de prendre sciemment des risques. N'aurait-il pas suffisamment bien servi l'Humanité ?

A ce moment même, la surface de Ow devait être un enfer. La mise en route des propulseurs entraînait certes des flux protoniques dans les tunnels servant de tuyères mais également des orages d'électrons tout autour du vaisseau. Il ne devait pas être possible de survivre, même une micro-seconde, dans ce déchaînement de particules.

Malgré la pression de l'accélération, malgré le stress, Paul Blagnac sentit la torpeur l'envahir. Oui, il était temps de dormir, de récupérer de son travail intense de la dernière semaine.

Il jeta un œil sur le mur du fond, sur l'espace infini, un dernier regard avant l'inconscience. Puis il sombra dans la nuit et le sommeil. La nuit de l'espace, la nuit de l'inconscience, la nuit qui englobait tout.

Il pourrait enfin rêver. Et, comme sa lourde tâche se déroulait au mieux, ses rêves pourraient être agréables.

A u l o i n

A u l o i n

27

Etranges, ces choses. Depuis des jours, elle tentait de les analyser, de comprendre. C'était venu de loin, indubitablement. C'était étranger à son monde. C'était plural. Il y avait plusieurs choses.

La pluralité est un concept difficile. Comment peut-on être plusieurs ? Il y a une seule étoile qui éclaire la surface. Une seule planète. Et puis, la nuit, on voit qu'il y a de multiples points brillants dans le ciel que ses cellules photosensibles permettaient d'observer. Il avait fallu longtemps pour qu'elle comprenne la pluralité.

Mais une fois compris, ce concept était bien pratique. N'y avait-il pas plusieurs volcans ? Ils jaillissaient et la brûlaient. Cette pluralité-là, par contre, était une sorte d'illusion car il y avait une seule planète, une seule croûte rocheuse, une seule étendue d'eau et de glace entre les îles et les continents. La pluralité des étoiles était-elle aussi une illusion ? N'y aurait-il en fait qu'un seul firmament constellé d'étoiles, une sorte de sphère au centre de laquelle elle se trouvait ?

Mais les choses qui venaient d'ailleurs étaient bien plures. En attaquer une ne changeait rien aux autres. Ces choses étaient distinctes les unes des autres.

A u l o i n

Il fallait toutes les pourchasser. Certaines étaient comme des matériaux extraits directement du sol, d'autres ressemblaient à elle mais en beaucoup plus petit.

Ces choses d'ailleurs l'avaient attaquée. Elles l'avaient découpée, parfois brûlée. Elles portaient des sortes de volcans. Que tout cela était étrange.

Et puis il y avait ce gros machin qui, de temps à autre, tournait autour de sa planète en envoyant des choses vers elle. Ce gros machin était hors de portée. Elle ne parvenait pas à s'élever au-delà d'une faible altitude et le gros machin était vraiment loin. Quand elle avait réglé leur sort, après bien des années de réflexion, elle avait constaté combien ces choses étaient étranges. Elles n'étaient pas conçues comme elle-même.

Observer ces choses, depuis le premier jour jusqu'au moment de leur destruction, avait été très intéressant. Les informations apprises n'étaient pas restées à proximité. Par les canaux de communication planétaires, elles avaient été répliquées partout, dans tous les centres de mémoire. Quand il s'agissait d'agir, il valait mieux laisser un cerveau de proximité gérer la situation. C'était plus réactif.

En fait, n'était-elle pas elle-même plurale ? Chaque cerveau de proximité n'était-il pas une elle-même ? Non, indubitablement non. Elle était bien unique. Tous les cerveaux avaient concouru à analyser

A u l o i n

les choses d'ailleurs. Tous faisaient bien partie d'elle-même.

A u l o i n

28

Après une délicate décélération, où tous les Owsn avaient dû retourner dans leurs cubes personnels en dehors du personnel le plus indispensable, Ow était de nouveau en orbite autour d'Armstrong. Paul Blagnac n'avait, en gros, qu'à attendre. Attendre le prochain voyage vers Gagarine. Contrairement aux autres voyages vers Armstrong, il n'y avait pas, cette fois, ce surcroît d'activité typique chez ses collègues en charge d'Armstrong. Tous attendaient. Tous étaient inquiets.

Susan Heathrow aussi attendait. Il fallait attendre. Elle n'avait pas le choix. Attendre en espérant comprendre. Pas question d'envoyer des embryons à l'aveugle avant de savoir ce qui se passait sur la planète. Et la colonie était toujours muette. Une panne de transmetteur aussi longue n'avait aucun précédent. Et puis, même au télescope, on ne voyait plus la base. La sphaigne avait tout recouvert. Tout.

Le Comité des Directeurs s'était de nouveau réuni. Susan Heathrow n'était plus la seule à être blafarde et silencieuse. Tous, même Beatrix Schönefeld, attendaient.

Sur l'écran situé derrière le siège d'Akira Haneda, un peu en hauteur, défilaient les images envoyées par la sonde d'exploration. Akira Haneda lui-

A u l o i n

même avait retourné son siège pour regarder ces images. Tous regardaient en silence.

Il y avait d'abord eu l'expulsion de Ow. Arrivée à la distance requise, la sonde avait allumé ses moteurs et s'était dirigée vers Armstrong. Bientôt, la planète avait occupé la totalité du champ de vision.

Et puis la sonde s'était retournée pour présenter son bouclier thermique à l'atmosphère. La caméra ne montrait plus que les effluves atmosphériques surchauffés. Les données affichées dans un bandeau indiquaient que la vitesse de la sonde décroissait rapidement.

Tout d'un coup, il y eut un choc : le parachute se déploya, ralentissant brutalement la sonde et bouchant le champ de vision. La caméra n'envoyait plus que la vue du parachute.

Arrivée à une altitude inférieure à celle du sommet des montagnes terrestres, la sonde déploya ses ailes et largua son bouclier thermique, désormais inutile. Une fois que les grandes hélices eurent démarré leur rotation, le parachute aussi fut relâché. Il s'éloigna, emporté par les vents, sans plus être retenu par la masse de la sonde. Il arriverait un jour ou l'autre au niveau du sol, sur le terrain solide ou dans l'océan. Mais cela prendrait des jours, de nombreux jours, à cause des vents tourbillonnant.

La sonde continua de descendre jusqu'à une altitude d'environ cent mètres. Les caméras de la face

A u l o i n

inférieure n'étaient plus obstruées par le bouclier thermique et montraient le sol. Le bouclier était tombé pas très loin de la base, sur le continent, provoquant une explosion ayant éliminé la sphaigne sur une assez grande surface qu'il était difficile d'estimer. Sans doute plusieurs hectares.

La sonde commença à survoler ce qui était censé être la base. Mais l'île où les engins spatiaux atterrissaient était désormais clairement couverte totalement de sphaigne. On voyait à peine une sorte de monticule sur le bord de ce qui avait été la piste et une trace du bâtiment où se situait l'entrée.

A une centaine de mètres d'altitude, la résolution des images était supérieure à ce qu'un être humain aurait pu voir sur place à l'œil nu. Mais il n'y avait rien à voir, sauf de la sphaigne.

En dirigeant une caméra de manière adéquate, on put enfin voir la porte de la base. Le bâtiment était couvert de sphaigne, on le savait déjà, mais l'intérieur semblait l'être également. La porte elle-même, en acier, avait disparu. L'embrasure était vide. De la sphaigne occupait toutes ses faces.

« La sonde ne peut pas rentrer dans la base : elle est trop grande pour cela » déclara abruptement Antonio Barajas.

Susan Heathrow tressaillit. On aurait dit que le couteau planté dans sa poitrine avait été remué pour qu'elle n'oublie pas sa présence. Elle trouva cependant

A u l o i n

la force de s'offusquer par une sorte de grognement. Puis elle rétorqua d'une voix ferme posant une question à laquelle il ne pouvait être apporté de réponse.

« Comment va-t-on examiner la base alors ? »

« Il faudrait envoyer une mère ou un père mais nous n'en avons plus en réserve. »

« Et un exosquelette de manutention ? »

« Un exosquelette suppose qu'il y ait un être humain pour le piloter. Ce n'est pas un robot comme les mères et les pères. »

« Je vais descendre sur Armstrong avec l'exosquelette. »

Il y eut une vague d'horreur qui parcourut l'assemblée puis tout le vaisseau. Puis un silence. Chacun se demandait s'il avait bien compris. En réalisant que, oui, la directrice de la colonisation d'Armstrong avait bien demandé à descendre sur « sa » planète, il y eut une seconde vague d'indignation mêlée à l'horreur.

« C'est une mort atroce à coup sûr ! » s'offusqua alors Paul Blagnac.

« Je sais », répondit simplement Susan Heathrow.

Troisième vague d'indignation et d'horreur à travers tout Ow.

A u l o i n

29

Paul Blagnac serra Susan Heathrow dans ses bras. Il semblait vouloir lui dire « reste avec nous, ne commets pas cette folie, ce suicide ». Mais, dans les tréfonds de son inconscient, Paul Blagnac pensait très fort autre chose : « emmène-moi, emmène-moi dehors, dans l'espace, sur cette planète, n'importe où. Emmène-moi là où je verrai de mes propres yeux et non au travers d'écrans. »

Livide, il resta debout à regarder les techniciens fixer l'exosquelette sur le corps de la Own. Sans lui, la femme serait incapable de survivre, même quelques instants, sur une planète à gravité proche de la gravité terrestre. La rotation de Ow créait une pseudo-gravité mais bien plus faible qu'une gravité planétaire. Le plus délicat fut l'installation du respirateur. Susan Heathrow aurait sans doute hurlé si elle avait pu. Une fois le tube en place, elle put reprendre son souffle et parler.

« C'est mon devoir de faire cela, comprenez-le bien. Si nous reprenons la colonisation d'Armstrong, je laisse mes adjoints désigner mon successeur. »

Si la colonisation était reprise... Même ses dernières paroles sur Ow étaient claires : personne ne croyait possible une reprise de cette colonisation. Tous les habitants d'Armstrong étaient morts et la

A u l o i n

colonisation de cette planète se révélait être un échec, un drame horrible, une tache dans l'histoire humaine. Un drame horrible dont Susan Heathrow se sentait responsable. Elle ne pourrait pas continuer à vivre avec cette abomination sur la conscience.

Désormais enserrée dans un scaphandre hermétique lui-même entouré de l'exosquelette, Susan Heathrow referma son casque et s'installa dans le véhicule de descente, à un emplacement normalement prévu pour une mère. Les techniciens s'affairèrent quelques instants pour arrimer la directrice puis ajouter le matériel demandé par celle-ci.

Enfin, le véhicule fut fermé. La trappe interne du tube d'éjection fut fermée. L'atmosphère du tube d'éjection fut aspirée. Puis la trappe externe s'ouvrit. Le canon électromagnétique se déclencha, éjectant dans l'espace le véhicule.

Au bout de quelques instants, les propulseurs se mirent en route et l'engin se dirigea vers Armstrong. Son pilotage était totalement automatisé. Susan Heathrow ne pouvait rien faire, si ce n'est attendre. Attendre en étant soumis à des pressions énormes.

Elle perdit connaissance. Il y eut une vague d'inquiétude parmi tous les Owns qui regardaient. Un médecin intervint pour signaler que c'était normal. Susan Heathrow reprit d'ailleurs conscience quelques courts instants plus tard. « C'est beau », dit-elle.

Au loin

30

Susan Heathrow reprit doucement connaissance. Elle regarda par le petit hublot. « C'est beau », dit-elle. Elle avait prononcé ces mots pour elle-même, ne réalisant qu'ensuite avoir transmis cette expression enfantine à tous les Owns qui suivaient son voyage par les écrans. Elle s'en mordit les lèvres.

Non seulement, elle était responsable du plus grand désastre du programme de colonisation mais, en plus, jusqu'à la fin, elle serait ridicule. D'abord cette hystérie en réunion du Conseil des Directeurs et, maintenant, un « c'est beau ! » comme tout commentaire au démarrage de sa mission, de sa dernière mission.

Elle préféra se taire et attendre en silence. Même si, en effet, ce qu'elle voyait par le petit hublot était d'une grande beauté. Armstrong était une planète magnifique, même sans le filtre des écrans. On y voyait les nuages blancs, les continents hésitant entre la couleur de la sphaigne et celle de la glace, les océans gelés...

Par delà Armstrong, il y avait l'espace, l'espace sombre et infini. Elle le voyait avec ses propres yeux, sans l'intermédiaire d'écrans. Au loin, il y avait d'autres étoiles, des points de lumière dispersés. L'une

A u l o i n

de ces étoiles était le Soleil, l'étoile autour de laquelle orbitait la Terre. Mais elle ignorait par où regarder. Elle ne connaissait qu'Armstrong.

Non, elle ne connaissait pas Armstrong. Elle l'avait observée par les écrans, elle l'avait étudiée au travers de relevés de sondes, mais elle ne connaissait pas cette planète. Dans peu de temps, elle y serait pour de bon. Elle en respirerait l'atmosphère et s'y déplacerait. Elle l'affronterait.

Un technicien lui parla par le transmetteur. Il l'avertit que l'engin allait faire demi-tour pour pénétrer l'atmosphère en lui présentant son bouclier thermique. Le filtre actif du hublot s'obscurcit tandis que l'appareil amorça sa rotation. Armstrong disparut. Tau Ceti occupa alors une partie de l'horizon, avec sa lumière crue de jeune étoile.

Mais, bientôt, il n'y eut plus de Tau Ceti. Malgré ses rayonnements issus de la fusion nucléaire, l'étoile fut effacée par le plasma issu de l'atmosphère d'Armstrong. Si le bouclier s'avérait défectueux, Susan Heathrow s'évaporerait en quelques micro-secondes.

Attendre. Attendre au milieu des flammes de l'enfer. Puis les flammes devinrent plus légères. Alors il y eut le choc et le grand parachute pour boucher la vue.

Attendre. Attendre jusqu'au choc final. Attendre jusqu'au sol. Et, là, commencer la lutte.

A u l o i n

31

Le gros machin était revenu orbiter autour d'elle. Elle le voyait. Et puis il y avait eu cette douleur quand une chose était tombée du ciel, brûlant et écrasant toute une zone. Deux autres restaient en l'air. L'une avait fini par retomber mollement dans l'océan, loin de ses branches. L'autre était toujours en l'air. Une grande poche lui était poussée au-dessus et les choses qui tournaient sur ses côtés avaient cessé de tourner. La chose dérivait désormais en fonction des vents.

Les êtres pluriels qui venaient d'un ailleurs différent revenaient. Elle avait bien éliminé tous ceux présents sur sa propre planète mais d'autres arrivaient. Reviendraient-ils encore et encore ? Elle n'en savait rien.

Elle découvrait le concept de lutte, de guerre. Elle avait découvert l'altérité, la pluralité et, logiquement, c'était le tour de la violence, de la lutte, de la guerre. L'amour viendrait peut-être un jour. Un jour, plus tard. Jamais, sans doute.

Un deuxième objet était tombé du ciel. Comme celui arrivé peu avant, comme tous ceux qui s'étaient aventurés sur elle, l'objet avait relâché un morceau lourd et brûlant qui avait détruit une zone. Il y avait eu

A u l o i n

cette grande corolle déployée au-dessus d'un objet qui chutait depuis le ciel.

Enfin, l'objet avait heurté le sol, à l'endroit même où les altérités plurielles avaient creusé le sol, détruit une zone et tenté de l'empêcher de reconquérir le lieu, comme un volcan qui ne cesserait jamais son éruption permanente. Les créatures portaient d'ailleurs des sortes de volcans portatifs.

Que fallait-il faire ? Elle hésitait. Elle était chez elle. Elle avait découvert le concept de lutte pour un lieu, pour des ressources, le concept de guerre. Ce concept l'excitait, elle le sentait bien, sans bien comprendre pourquoi. Sans doute l'attrait de la nouveauté.

Ses capteurs visuels étaient davantage habitués à observer le ciel qu'à regarder le sol, qu'à regarder leur propriétaire ou les choses étrangères qui tentaient de s'établir. Malgré tout, les capteurs visuels alliés aux autres capteurs comme ceux du mouvement et du toucher, de la température et ainsi de suite lui permettaient de savoir à peu près ce qui se passait sur la petite île reconquise de haute lutte.

Une créature mobile était arrivée. Elle était sortie de la chose qui s'était écrasée. Il allait falloir lutter, encore. Chic.

A u l o i n

32

Se défaire des attaches avait été laborieux. Susan Heathrow ne se sentait pas à l'aise dans son exosquelette. C'était la première fois qu'elle revêtait un scaphandre et un tel appareillage. Et c'était sans compter le respirateur. Sur Ow, la quasi-nudité était la règle. Etre ainsi engoncé était perturbant et désagréable.

Le panneau s'était ouvert et elle avait pu sortir en dehors de son véhicule. Elle avait le sentiment de réapprendre à marcher tant l'exosquelette accompagnait ses mouvements, rendant assez efficaces ses muscles mais, dans le même temps, entravant les mouvements.

Et le respirateur lui permettait de continuer à s'alimenter en oxygène mais, là aussi, lui procurait une sensation d'oppression. Ses poumons n'auraient pas supporté Armstrong et sa pesanteur mais ils n'étaient pas habitués à subir le joug d'une machine imposant son rythme.

Elle piétinait la sphaigne. Mais celle-ci bougeait. Elle le sentait malgré l'exosquelette. Elle regarda d'abord la porte de la colonie. Il n'y avait qu'un trou dont les bords étaient couverts de sphaigne.

A u l o i n

Puis, malgré l'angoisse qui montait, Susan Heathrow regarda au loin. Elle vit les limites de la petite île et l'océan glacé. Elle aperçut, dans une direction, le continent au-delà d'un bras de mer. Mais l'étendue de glace jusqu'au continent était désormais en grande partie couverte de sphaigne.

L'angoisse de voir aussi loin, l'angoisse de ne pas avoir un plafond au-dessus d'elle et des murs alentours, l'angoisse d'être engoncée dans un scaphandre et un exosquelette... Tout était perturbant, tout l'angoissait. Même si découvrir de ses propres yeux les immenses paysages glacés la fascinait.

Il ne fallait pas qu'elle se laisse aller. Elle avait une mission. Et elle avait suffisamment dit de gamineries. Pas question de commenter le paysage par un « quelle magnifique planète ! » ou quelque chose du genre. Elle devait rester factuelle, froide, rationnelle.

Mais elle était restée immobile quelques minutes à regarder le paysage. Quand elle se décida à lever un pied puis l'autre pour se déplacer, la puissance de l'exosquelette arracha des branchages de la sphaigne. Celle-ci commençait à l'attaquer.

« Directrice, êtes-vous bien arrivée ? »

La demande, qu'elle entendit dans son casque, lui rappela qu'elle n'était pas tout à fait seule. Elle leva la tête et vit le drone qui l'avait précédée survoler l'endroit. Elle était sous surveillance.

A u l o i n

« Ici Susan Heathrow. Oui, tout s'est bien passé. Je ressens une certaine gêne à cause de l'équipement, de la gravité, de l'environnement planétaire, mais rien de grave. Par contre, j'ai constaté que la sphaigne a tenté de me retenir. J'étais immobile quelques courts instants et, en reprenant mes déplacements, l'exosquelette a dû arracher des branches qui commençaient à couvrir mes pieds. »

« Pouvez-vous... »

« Je vais me diriger vers la colonie. Mais, d'abord, je dois faire un peu de ménage. »

Susan Heathrow arma son lance-flamme. Elle le dirigea vers le sol, devant la porte défoncée de la colonie. Et le jet de plasma jaillit, carbonisant la sphaigne à cet endroit. Elle marcha quelques pas pour arriver dans la zone purgée et recommença un tir en nettoyant l'endroit où elle se situait peu avant.

Elle était désormais devant l'entrée vers le souterrain de la colonie. Elle alluma sa lampe ventrale et tenta de percer l'obscurité. Mais le flux de lumière n'allait guère loin. Le couloir se transformait rapidement en rampe qui tournait en s'enfonçant dans le sol. Et toutes les parois semblaient couvertes de sphaigne.

Le lance-flamme cracha sa mort sur toutes les parois de l'entrée. Une fois l'entrée bien dégagée, Susan Heathrow avança dans l'obscurité. Elle augmenta la puissance de sa lumière ventrale. Au-delà

A u l o i n

du court passage nettoyé au lance-flamme, la directrice constata que tout était couvert de sphaigne. Et les brins bougeaient. Certains tentaient de la toucher, de l'évaluer. D'autres commençaient la reconquête des zones incinérées.

« Je vais poursuivre jusqu'au générateur principal, au premier sous-sol. »

« Soy... prud... »

La communication commençait déjà à être compliquée. Le scaphandre émettait vers la capsule qui relayait jusqu'à Ow. En secours, le drone de surveillance pourrait suppléer.

Il fallait faire vite. La sphaigne couvrait tout. Elle avait tout détruit. De nombreux équipements étaient déchiquetés, les murs percés. Des monticules ici ou là signalaient des cadavres humains ou bien des mères et des pères. Utilisant une lame de son exosquelette, Susan Heathrow s'en était assuré mais avait surtout constaté que la sphaigne réduisait petit à petit les cadavres et les machines en éléments simples pouvant la nourrir.

Arrivée au premier niveau, la directrice examina le générateur. La sphaigne s'était prudemment écartée du tokamak. La réserve d'hydrogène s'épuiserait petit à petit et, ensuite, tout s'arrêterait. Un peu de lance-flamme pour dégager l'endroit et Susan Heathrow désactiva les sécurités, lançant le cycle d'autodestruction.

A u l o i n

Un tokamak ne peut pas se transformer en véritable bombe mais la puissance de l'explosion serait suffisante pour enflammer toute la base, la nettoyer avec un plasma d'hydrogène. Le mécanisme d'autodestruction avait été prévu pour faciliter une stérilisation complète d'un lieu infecté avec une vie hostile. Susan Heathrow ne pouvait que constater que la colonie était effectivement infestée par une telle vie hostile. Rien à sa disposition ne permettrait de détruire totalement la sphaigne sur toute la planète mais, au moins, elle allait la blesser et lui donner une leçon qu'elle n'oublierait pas. Il fallait venger ses enfants assassinés, venger l'humanité humiliée par une créature plus ou moins végétale.

Le réacteur à fusion était toujours, lors de la destruction de la colonie, le mode principal de production d'énergie sur Armstrong. Au contraire, sur Gagarine, il était éteint depuis longtemps, solaire et éolien l'ayant remplacé.

Une alarme commença à retentir dans les couloirs sombres. Susan Heathrow marcha calmement vers la sortie. La sphaigne tentait de reboucher les zones blessés. Elle essayait aussi de retenir la directrice mais l'exosquelette ne lui en laissait pas le loisir. Les brins de sphaigne se lançant à l'assaut de l'engin étaient impitoyablement arrachés.

Dans la dernière portion du couloir, juste avant la porte vers la sortie, Susan Heathrow usa encore de

A u l o i n

son lance-flamme pour dégager le passage. Plus la peine de finasser. Le feu chimique n'était rien par rapport au plasma qui, bientôt, envahirait tous les couloirs de la base. Il devait aussi rester des réserves de produits chimiques. Sans doute y aurait-il tout de même, ici ou là, quelques explosions secondaires.

Mais il fallait faire son rapport. Susan Heathrow arriva enfin à l'air libre. La capsule lui ayant permis d'arriver sur la planète était déjà presque entièrement couverte de sphaigne. De toute manière, le voyage retour était impossible : l'engin n'était pas conçu pour repartir.

« Rapport de Susan Heathrow à l'attention de Ow. La base a été entièrement détruite par la sphaigne. Il n'y a aucun survivant. Coloniser Armstrong supposera de préalablement anéantir cette forme de vie autochtone hostile, ce dont nous n'avons pas aujourd'hui les moyens. Par ailleurs, les mouvements opérés par la sphaigne à mon approche ont visiblement dérégulé les sécurités du générateur. Une alarme s'est mise à retentir. »

« Rapport bien reçu. Images captées par votre caméra embarquée également. Le générateur semble avoir enclenché son mode d'autodestruction. Eloignez-vous au plus vite. »

« Non, ce n'est pas nécessaire. Adieu. Fin des transmissions. »

A u l o i n

Susan Heathrow débrancha le transmetteur. Elle ne voulait pas savoir ce que les Ows voudraient lui dire. Des larmes coulaient sur ses joues.

A u l o i n

33

La réunion du Comité des Directeurs s'ouvrit par une minute de silence. Partout, sur Ow, tout le monde se leva et resta debout, silencieux, durant une minute. Etrange coutume importée de la lointaine Terre, cet instant de recueillement était un ultime hommage à Susan Heathrow et aussi aux milliers d'humains morts, tués par la sphaigne. Qu'est-ce que cela changeait ? Rien. Les morts étaient morts et le restaient. Les vivants exprimaient leur tristesse. C'était un rite collectif, un partage de tristesse.

Et durant ces quelques instants, chacun ne pouvait que revoir dans ses pensées les images de l'explosion. Le plasma s'était répandu dans les couloirs de la colonie souterraine avant de s'échapper. Toute l'île avait brûlé. Quelques stocks de produits chimiques avaient explosé ici ou là. Dans quelques années, il ne resterait probablement aucune trace du passage des humains sur Armstrong.

Une fois la minute de silence largement écoulée, Akira Haneda se rassit, donnant le signal que chacun attendait. Une fois chacun à sa place, il prit la parole.

« Mesdames et messieurs les directeurs, il me semble à la fois nécessaire de formaliser la situation et évident de prendre la seule décision qui s'impose. Je

A u l o i n

vous demande donc de voter la fin de toute tentative de colonisation d'Armstrong. »

Toutes les mains se levèrent simultanément autour de la table. Le geste fut accompagné de nombreux soupirs.

Paul Blagnac demanda alors la parole.

« Je me dois, je pense, de rappeler la règle imposée, sur Terre, lors du lancement de notre expédition. Nous ne devons en aucun cas nous opposer à une vie qui refuse notre présence. Nous avons sous-estimé cette étrange forme de vie qu'est la sphaigne. Il est heureux que la colonisation de Gagarine se déroule mieux. A ce jour, nous n'avons rencontré que des formes de vie très primitives et globalement indifférentes à notre présence. »

« Il n'en demeure pas moins que nous colonisons, avec toutes les implications de ce terme, et nous devons conserver du respect pour la vie locale » tint aussitôt à préciser Beatrix Schönefeld.

Paul Blagnac acquiesça mais n'eut pas le temps de répondre. C'est Vladimir Pudong qui prit alors la parole.

« Nous sommes des colonisateurs. Nous ne devons jamais l'oublier. Partout où la vie est possible, elle est apparue, plus ou moins primitive, mais apparue. Notre colonisation se fera donc toujours au détriment d'autres formes de vie. »

A u l o i n

34

Levant la tête vers le ciel, tandis que Tau Ceti se dirigeait vers l'horizon, Adam Bleu aperçut Ow. L'immense vaisseau restait en orbite autour de Gagarine depuis des années maintenant. Il brillait dans le ciel quand les rayons de l'étoile venait se réfléchir sur lui.

Le Premier Né voulait rester là, à regarder le paysage, la grande forêt parcourue de plusieurs routes. Plusieurs villages avaient été construits dans les environs, ainsi que des usines. Certaines fonctionnaient avec de l'énergie électrique produite par des turbines plongées dans les rivières coulant depuis le plateau, là où tout avait commencé. Des vers géants empruntaient parfois des routes. Qu'importe. Ils avaient appris à fuir les humains qui n'hésitaient plus à utiliser des perches électriques. Et, en passant sur les routes, ils contribuaient à les aplanir et y empêcher la repousse de plantes.

Comme de plus en plus souvent depuis quelques années, le patriarche aimait se perdre dans ses pensées. Parfois, un soupir s'échappait de ses lèvres, surtout quand il ressentait le besoin de s'appuyer sur sa canne. Il restait là. Et il regardait l'horizon. Il aimait aussi imaginer retrouver la marque de son pied, quand il

A u l o i n

avait éprouvé le terrain avant que ne soit construit la deuxième implantation. Mais, bien entendu, il n'y avait plus la moindre trace.

Malheureusement, un cri strident et répétitif l'obligea à se boucher les oreilles. En vain.

« Adam ! »

Adam Bleu soupira et se retourna. Il avait reconnu la voix qui l'appelait. Même s'il essayait de faire croire qu'il était davantage sourd qu'en réalité.

« Oui, Eve ? »

« Noée est en train de travailler et elle m'a confié le petit Lazare. Mais, franchement, je pense qu'elle l'éduque mal. Elle n'était pas comme ça au même âge. »

Eve tentait de calmer Lazare en le berçant, visiblement avec une efficacité limitée.

« Moi, je deviens sourd mais toi, tu es amnésique » sourit Adam.

Eve sembla scandalisée. Mais, bientôt, elle sourit à son tour. Adam était vieux. Eve aussi vieillissait. Ils découvraient la vieillesse après avoir découvert l'enfance et l'âge adulte. Ils savaient qu'ils découvriraient bientôt la mort, même si plusieurs humains étaient morts au fil de toutes ces années.

Prenant acte que sa rêverie vespérale était terminée, d'autant que Tau Ceti disparaîtrait bientôt derrière l'horizon et que la nuit allait tout envahir, Adam libéra Eve de son fardeau. Ce simple changement

A u l o i n

de bras déconcerta Lazare qui se mit à observer le visage ridé de celui qui le tenait désormais dans ses bras. Il ne savait pas encore que son grand-père était le Premier Né parmi les Premiers Nés. Il ne savait pas encore quel respect il inspirait. Il ne savait pas encore qu'il était presque une relique.

Depuis de nombreuses années, c'était Paul Vert qui dirigeait leur communauté, le fils aîné de John Vert. Il avait la peau sombre et les cheveux crépus, de plus en plus blancs chaque année, comme son père, mais les yeux en amande de sa mère. De beaux yeux verts. Noée avait préféré la technologie. Quant aux autres enfants du patriarche, Paul, Susan, Antonio... ils étaient tous partis, chacun dans un village différent. Les humains n'étaient pas assez nombreux. Il fallait brasser au maximum les gènes.

Lazare reposait sur un bras de son grand-père, formant comme un berceau. Malgré son âge, Adam gardait son bras directeur encore solide et fort. Eve crocha l'autre bras. Ensemble, ils se mirent à marcher vers le premier village, celui contre la montagne, sur le plateau.

La route était droite et large. Plus besoin de machette pour ouvrir le chemin. A la limite du village, ils retrouvèrent un père et une mère installés sur un piédestal. Ils étaient là à titre de monument. Ils n'avaient plus bougé depuis leur installation. On avait

A u l o i n

coulé par-dessus eux une coque en verre, pour les préserver de l'oxydation.

Un petit drone volant grâce à quatre hélices horizontales passa à côté des deux personnes âgées. L'intelligence de l'engin était insuffisante pour reconnaître le patriarche et son épouse, tout juste bonne à éviter ce qui était avant tout pour lui un obstacle. Il était d'un modèle assez ancien, l'un des premiers construits sur Gagarine avec des pièces entièrement fabriquées sur place, sans aucun extrait de pères et de mères en panne. Quand le drone passa à côté de lui, Adam s'aperçut qu'il portait un casier de livraison. Sans doute quelque message pour un autre village.

Et maintenant ? Le petit Lazare s'était finalement endormi. Le bras de son grand-père devait être assez rassurant pour que l'enfant se sentit bien, en sécurité. Adam lui sourit. Mais l'enfant ne vit rien, bien sûr : il dormait.

Ensemble, Adam et Eve traversèrent le village. Il y avait plusieurs routes parallèles et d'autres perpendiculaires. Les maisons étaient installées selon un plan carré classique d'un certain nombre de villes terriennes.

Si les premières maisons étaient également carrées, ce n'était plus le cas pour celles construites depuis des années. Il y avait beaucoup de dômes, voire d'assemblages de petits dômes. Et puis certains

A u l o i n

commençaient à construire selon des schémas très étranges, biscornus.

Adam et Eve s'arrêtèrent devant une maison composée de trois dômes. Il y en avait un grand : l'espace principal, le séjour et la cuisine. Et chacun des deux petits constituait une chambre avec sa salle de bain. Deux petits dômes supplémentaires allaient bientôt être construits : on voyait déjà les fondations. Noée voulait trois enfants, un minimum dans ce qui était la règle tacite de la communauté. Il s'agissait d'accroître la population humaine de Gagarine.

Noée sortit de la demeure et alla à la rencontre de ses parents tout en se caressant le téton de l'un de ses seins. Il s'agissait de préparer la lactation pour que Lazare puissent rapidement téter. On disait que, sur Terre, les gens couvraient leurs corps de choses qu'on appelait vêtements. Cette étrange coutume n'avait aucun sens ici. Voir les corps était normal. Lazare commença à protester quand il changea un peu vite de bras mais, une fois un téton de sa mère dans la bouche, il renonça à pleurer et préféra boire le lait nourricier.

Après les salutations d'usage, Adam et Eve s'éloignèrent. Leur maison moderne était plus loin, près de la falaise de la montagne. Ils avaient déménagé plusieurs fois. Désormais, ils étaient vieux. Ils avaient préféré emménager dans un petit dôme moderne, maintenant qu'ils n'avaient plus d'enfants à loger. Bien sûr, en tant que Premiers Nés des Premiers Nés, Eve et

A u l o i n

Adam avaient une vie mondaine particulière. Mais il y avait des bâtiments dédiés aux réunions publiques et aux cérémonies diverses.

Alors, encore une fois, Adam leva les yeux. Face à lui, la falaise se dressait. La route montait et desservait les vieilles grottes où plus personne n'habitait.

Il vit ainsi la grotte où il aimait faire l'amour à Eve, quand ils étaient jeunes. C'était une belle grotte, bien aménagée. Mais grimper là haut, à flanc de falaise, même par la route, c'était fatigant. Il valait mieux retourner dans leur maison moderne.

Mais Eve suivit son regard. Et elle sourit.

« Tu voudrais que l'on retourne dormir là-haut ? Tu me tiendrais dans tes bras, comme il y a longtemps ? Et nous ferions l'amour ? »

Adam rougit d'abord avant de sourire. Faire l'amour. Ce n'était plus guère de son âge. Mais la tenir dans ses bras, sur leur ancienne couche...

« Si tu veux. Montrons donc aux jeunes ce que les Premiers Nés savent encore faire. »

« Bien dit. »

Ils partirent d'un pas décidé avant de ralentir. Avec la montée, marcher vite était fatigant.

A u l o i n

35

Depuis plusieurs années gagariniennes, Akira Haneda avait perdu les cheveux qui faisaient sa fierté depuis sa jeunesse. Son corps s'affaissait, malgré la faible gravité. Il ne se sentait plus capable d'être le directeur des navigateurs.

On avait formé de nouveaux navigateurs, ceux de la nouvelle génération. Akira Haneda recommanderait bientôt à sa communauté un nouveau directeur. Ensuite, il y aurait un vote. Mais le choix tant de l'actuel directeur que des autres navigateurs ne faisait guère de doute. John Newark serait indubitablement le successeur d'Akira Haneda. Cependant, celui-ci voulait rester en poste encore un peu. Plus très longtemps, mais un peu. Il avait fait rentrer Ow dans le système de Tau Ceti. Il voulait diriger également la sortie.

Comme convenu quelques heures plus tôt, Paul Blagnac vint retrouver Akira Haneda. C'était l'heure de dîner et, depuis quelques années, les deux vieillards accrochés à leur poste mangeaient souvent ensemble.

Les équipes de Paul Blagnac n'étaient plus renouvelées. La plupart des colonisateurs avaient même été mutés dans d'autres services. Paul Blagnac n'était plus que le directeur de lui-même et de son adjointe, Carole Daxing. Mais leur rôle était désormais terminé.

A u l o i n

C'était le cas de la grande majorité des Owns. Il ne restait finalement en activité, pour l'essentiel, que des navigateurs, des techniciens et des exploitants. Les autres services se résumaient le plus souvent à un directeur et un adjoint. La mission de Ow s'achevait. La missions des Owns s'achevait. Et il y avait une ambiance de fin de règne à bord de l'immense vaisseau vidé de son sens, de ses embryons et de ses robots.

En mangeant, Paul Blagnac et Akira Haneda purent aborder le sujet qui occupait de nombreuses conversations depuis des mois.

« Quand pouvons-nous partir, Akira ? »

« L'expédition menée il y a quelques mois vers Cyrano nous a permis de faire le plein d'hydrogène. Les techniciens ont vérifié tous les éléments. Plus rien ne nous retient. Rien. Nous pouvons repartir vers la Terre. »

« Mais nous ne la verrons jamais. »

« Non, en effet. Je ne peux pas te dire que tes enfants ou tes petits-enfants la verront : tu n'en as jamais eu, je crois. »

« C'est exact. Nous sommes aujourd'hui deux fois moins nombreux que lors de notre arrivée dans le système de Tau Ceti. Je n'ai pas été le seul à renoncer à me reproduire. »

« Ce n'était pas un reproche. Moi non plus je n'ai pas d'enfant. Aucun Own actuel ne verra la Terre.

A u l o i n

Tous seront morts bien avant, comme aucun natif de la Terre n'a vu Tau Ceti. »

« A quoi bon ce voyage retour ? »

« Dire aux Terriens que la colonisation a été un succès. Ramener Ow sur Terre. Peut-être que les Terriens voudront réutiliser Ow pour lancer une autre expédition de colonisation ailleurs. »

« Peut-être. Ou bien peut-être que l'humanité a disparu de la Terre. L'une des catastrophes que nos ancêtres craignaient a bien pu arriver. »

« Nous, nous ne le saurons jamais. De même, aucun des Terriens ayant assisté à notre départ n'a jamais su que nous avions réussi. »

« L'humanité s'est construite avec de telles aventures. Toutes les grandes migrations. Toute la colonisation de la Terre. »

Les deux vieillards soupirèrent avant, en se regardant dans les yeux, d'exploser de rire. Les pensées noires sont parfois du plus haut comique. Combien de fois avaient-ils tenu de tels propos ? C'était du comique de répétition, une sorte de rituel.

Antonio Barajas, qui avait fini de manger, s'approcha de leur table pour les saluer. Lui aussi avait vieilli, bien sûr. Il allait s'éloigner quand Paul Blagnac le retint.

« Antonio, Akira, je voudrais vous demander quelque chose. »

A u l o i n

Les deux interpellés s'entre-regardèrent puis levèrent les épaules de manière coordonnée. Quand leurs deux regards se posèrent sur Paul Blagnac de manière à la fois amusée, surprise et interrogatrice, celui-ci reprit la parole.

« Nous allons quitter le système de Tau Ceti. Un directeur de la colonisation n'est plus utile. Je pense que je peux prendre quelques risques à titre individuel. »

Il marqua une pause. L'expression de ses deux interlocuteurs était figée. Où voulait-il en venir ?

« Je voudrais quitter Ow. Sortir dans l'espace. Voir Gagarine, Leika, Tau Ceti... avec mes propres yeux, pas derrière un écran. Assister à notre départ vers la Terre à la surface d'Ow. »

« Tu y songes depuis la mort de Susan, n'est-ce pas ? »

« Oui, Antonio. Tu as raison. C'est le devoir qui m'a retenu. Mais je n'ai plus de devoir. Je n'ai plus de raison d'être. Je suis même totalement inutile. Tous mes rapports ont été archivés et pourront être transmis aux Terriens s'ils veulent recommencer une telle expédition. Je peux bien mourir. Mais j'aimerais ce dernier bonheur. »

Antonio Barajas et Akira Haneda s'entre-regardèrent de nouveau. Ils haussèrent les épaules de concert. Puis hochèrent ensemble la tête.

A u l o i n

36

Faire fonctionner le sas avait été compliqué. Marcher avec un scaphandre était compliqué. Avancer vers la mort demeurait compliqué, même si c'était un choix délibéré. Une fois dehors, Paul Blagnac savait que les radiations de Tau Ceti allaient le tuer à petit feu. Certes, il pourrait sans doute survivre plusieurs jours. Mais il avait promis de rentrer, de ne pas laisser traîner son corps à la surface, de ne pas perdre sa substance organique. Si les flux ioniques lui permettaient.

Une dernière porte. Paul Blagnac, engoncé dans son scaphandre, savait qu'autour de lui s'était déjà installé le vide. La lumière au-dessus de la porte était verte. Il pouvait y aller.

Alors le directeur tourna la manivelle. Puis il tira. Le panneau pivota en silence. Le vide est le véritable royaume du silence : pas d'air, pas d'onde sonore.

Dehors, c'était noir comme la plus profonde de nuits. Avancer d'un pas puis d'un deuxième. Franchir le seuil. Se retourner. Refermer la porte.

La rotation d'Ow amena soudain Gagarine juste au-dessus de Paul Blagnac. Celui-ci se mordit les lèvres. Il ne voulait pas dire « c'est beau ». Surtout pas.

A u l o i n

Puis Gagarine disparut. L'éclat de Tau Ceti la remplaça. Paul Blagnac fut obligé de détourner le regard, malgré la protection intégrée à sa visière.

« Soixante secondes » annonça-t-on.

Dans son casque, Paul Blagnac reçut le message en même temps que tous ceux qui vivaient dans Ow et l'entendirent dans tous les haut-parleurs. Malgré l'âge, il avança le plus vite qu'il put jusqu'à une sorte de petite butte où il monta. De là, il voyait autant l'avant que l'arrière d'Ow. Il planta dans la roche la longue canne qu'il avait emportée et s'y attacha avec la lanière prévue à cet effet.

« Top. »

Il y eut comme un deuxième soleil à l'avant d'Ow. Paul Blagnac se retourna brièvement à demi pour voir la même chose à l'arrière. Le directeur sentit l'accélération. Ow quittait l'orbite de Gagarine. Il bondissait vers l'espace intersidéral. Il bondissait vers la Terre, vers le Soleil. Quelle étoile était-ce parmi ces innombrables petits points ? Paul Blagnac l'ignorait.

Les détecteurs s'affolèrent. Paul Blagnac était au cœur d'une tempête de particules. Qu'importe !

Il vit le noir. Il vit l'espace. Il vit l'infini. Alors il parla. Il savait que c'était la dernière fois.

« Fous que nous sommes de coloniser des planètes. L'espace est le cœur de la beauté. »

Table des matières

1.....	7
2.....	13
3.....	19
4.....	21
5.....	25
6.....	31
7.....	35
8.....	37
9.....	41
10.....	47
11.....	49
12.....	55
13.....	59
14.....	63
15.....	65
16.....	67
17.....	69
18.....	73
19.....	75
20.....	79
21.....	85
22.....	87
23.....	89
24.....	91

A u l o i n

25.....	93
26.....	97
27.....	101
28.....	103
29.....	107
30.....	109
31.....	111
32.....	113
33.....	119
34.....	121
35.....	127
36.....	131